VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 25 AOUT 1914 NUMERO 15

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

# LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

P  ction et Administration:
 VE. McDERMOT
Télepho.  - Garry 4264-4265



## SA SAINTETÉ PIE X

### UN GRAND PONTIFICAT



E MONDE CATHOLIQUE pleure aujourd'hui la mort de son bienaimé chef, Sa Sainteté Pie X. En dépit du tumulte de la mêlée homicide des peuples sourds à la parole divine, un commun hommage d'admiration et de respect a jailli de tous les coeurs, catholiques ou non, à la mémoire de ce grand pontife dont le règne aura été l'un des brillants et des plus féconds de l'histoire de l'Eglise.

Le 4 août 1903, Pie X succédait à Léon XIII. Un avenir lourd de menaces s'offrait à lui. De toutes parts, la conjuration contre l'Eglise du Christ se faisait plus violente, plus acharnée, plus sournoise et plus universelle. Et comme l'illustre pontife le notait avec une exactitude angoissante dans sa première encyclique une vague d'apostasie et de reniement de Dieu emportait toutes les nations dans un tourbillon de matérialisme, de culte à la force brutale, une grave et profonde maladie rongeait la société humaine jusqu'aux moelles, la précipitant à sa ruine.

Pour tenir tête à un tel orage, pour livrer les combats qui s'annonçaient, il fallait un pape d'action, un pape de volonté. Pie X le fut.

Onze ans se sont écoulés depuis son avènement au Siège de Pierre. La joie et la fierté au coeur, les catholiques peuvent aujourd'hui embrasser d'un serein regard la glorieuse et féconde étape franchie par l'Eglise pendant ce trop court règne.

A l'intérieur et à l'extérieur, ils retrouvent les fruits de la saine et vigoureuse politique de Pie X. Sous sa forte impulsion, l'organisme catholique est allé puiser une vie plus intense dans une étude plus approfondie, plus générale du catéchisme et dans une union plus intime, plus fréquente, plus renouvelée avec Jésus-Hostie. A ce même grand pontife, les catholiques doivent encore la réforme du chant religieux, la codification du droit canonique, l'organisation des Grands Séminaires où se préparent les futures milices sacerdotales et la fixation des conditions du mariage religieux.

Cette seule oeuvre de gouvernement intérieur suffirait à illustrer un pontificat. Et cependant, pour importante qu'elle soit, elle ne constitue qu'une partie de l'extraordinaire travail accompli en ce bref règne.

Le triomphe remporté sur le parti radical de France, au début de ce pontificat, et sur le modernisme, vers le milieu, en est le sommet le plus resplendissant. Aucune victoire n'a mieux démontré la vigueur de l'Eglise du Christ et sa cohésion, aucune n'a eu de résultats plus réconfortants, plus pleins d'espoirs.

La Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France c'était la rupture du Concordat, c'était la disparition d'un état de choses séculaire, c'était la mise en péril de tout le patrimoine de l'Eglise en France. Et c'est à cette phase de la lutte que le parti radical français attendait l'Eglise de France pour lui porter le coup définitif, mortel. A peine Pie X avait-il condamné le principe même de la Séparation que le gouvernement français offrait aux catholiques de France son fameux guet-apens des Cultuelles. Ruineux et fallacieux accommodement, projet diaboliquement habile et qui sous figure de paix contenait le germe des futures luttes intestines au sein de l'Eglise de France. De longtemps, elle n'avait eu à faire face à si pénible situation. Tout son patrimoine, au moins cent millions, était en jeu. Et pour comble de malheur, dans son sein même, on entretenait les vues les plus divergentes sur la conduite à tenir, la réponse à donner. Que ferait Rome? Que répondrait le chef de la catholicité au funeste projet d'entente du gouvernement français? Et comment la France catholique recevrait-elle la décision du Souverain Pontife?

"Non licet", répondit Pie X avec une si tranquille fermeté que le monde en fut étonné et l'accent fut tel que les catholiques de France, même ceux qui la veille étaient le plus opposés à cette décision, ceux qui favorisaient l'adoption de l'entente et l'essai des Cultuelles, y reconnurent la voix du Pasteur.

Echec que n'a jamais pu surmonter le gouvernement français. Devant la prévoyance et la fermeté de Pie X, entrevoyant qu'adopter les Cultuelles signifierait que "l'ère des chicanes était ouverte indéfiniment par où la Maçonnerie dirigeante avait médité de faire passer les schismes, non pas un grand schisme, *mais un grouillement de schismicules*, partiels et locaux, à forme protestante, qui aurait abaissé la majesté de l'Eglise et émietté sa puissance", s'évanouirent tous les espoirs de la maçonnerie de créer la désunion entre la France catholique et Rome.

A la paix pernicieuse qu'offraient les loges, à ce suicide de l'Eglise, Pie X, en grand politique, préféra la lutte ouverte. Et le temps lui a déjà donné raison. De cette persécution, de ce vol de son patrimoine, l'Eglise de France émerge libre, forte et plus vivante que jamais.

Cependant qu'au dehors la politique de Pie X triomphait des loges, un mal croissait au sein même de l'Eglise. La grande crise du modernisme s'annonçait. Cette "sorte de protestantisme inavoué", doctrine de ceux qui se réclamaient d' "un christianisme élargi, libéral, affranchi" n'était qu'une modification du protestantisme libéral et constituait pour l'Eglise un grand danger.

Pie X ne l'ignorait pas. Dans son allocution consistoriale du 15 avril 1907, il le déclarait encore plus redoutable que celui offert par la persécution religieuse en France. Le désarroi des pensées avait contribué à donner de nombreux adhérents à cette erreur. Elle s'était répandue par une propagande déguisée, anonyme, par l'article de revue, puis par la brochure, enfin par le livre. Elle croissait, se glissait dans les milieux catholiques sous les plus fallacieux prétextes et s'infiltrait dans tous les domaines de la pensée religieuse. Un sourd travail de désaffection s'opérait dans de nombreuses âmes catholiques, voire sacerdotales. L'intervention de Rome s'imposait.

Le 8 septembre 1907, paraissait l'encyclique Pascendi, point culminant d'une suite de mesures et de déclarations doctrinales. Un flot de récriminations hautaines et de protestations effarées jaillit du camp moderniste mais la masse catholique se sentit réconfortée par ce rayon de clarté venu du Souverain Pontife et bénit cette décision.

* * *

Pie X est mort. La douleur de voir les nations s'entre-déchirer l'a terrassé. Mais ce n'est pas sans une vision de confiance qu'il aura quitté notre terre.

Dans le déclin de son pontificat, il aura été le témoin du recul de l'incrédulité, de ses échecs contre le dogme: il aura vu l'émiettement et la dissolution toujours croissante du protestantisme. Et dans la tombe, il a emporté la vision réjouissante de la montée du catholicisme, de son regain de vie, et des conquêtes de demain que feront les troupes fidèles et sûres que donnèrent à l'Eglise son zèle et son énergie.

Pie X est mort, mais la Papauté est toujours vivante et dans quelques jours le Sacré Collège aura donné un successeur au grand pontife que Dieu vient de rappeler à Lui.

L'Eglise est forte des promesses de son Divin Fondateur. Dans ce monde, seule, elle dure. Depuis vingt siècles la carte politique du monde n'a cessé de changer, de se modifier. Les peuples les plus puissants ont sombré dans l'oubli. D'autres, après des siècles d'obscurité, ont réussi à affirmer leur existence nationale. Et d'aucuns de ceux qui aujourd'hui se partagent le monde disparaitront peut-être dans le grand conflit qui, à ce moment, couvre de morts les terres du vieux monde. Au milieu de ce continuel changement qui n'épargne aucun peuple, quelque fort soit-il, seule l'Eglise du Christ demeure, immuablement fidèle à son organisme et à ses principes. Pour elle la question du temps ne compte pas.

---

*SA SAINTETE PIE X*

*(Joseph Sarto)*

*Vicaire de Jésus-Christ, 264ème successeur du Prince des Apôtres, Pontife Suprême de l'Eglise Universelle, Patriarche d'Occident, Primat d'Italie, Métropolitain de la Province Romaine, Archevêque et Evêque de Rome, Souverain des Domaines temporels de la Sainte Eglise, né à Riese, diocèse de Trévise, le 2 juin 1835, mort le 20 août 1914.*

# 1835

# 1914

---

*DU MANDEMENT DE MONSEIGNEUR L.-P.-A. LANGEVIN, O.M.I.*

*Au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses et à tous les fidèles*

*"Le pontificat du père bien-aimé que nous pleurons tous a été court; il n'a duré que onze ans; mais il sera un des plus glorieux et des plus féconds en grandes oeuvres depuis des siècles.*

*La gloire incomparable de ce Pape a été de frapper à mort une hérésie perfide qui, comme un nouvel arianisme nie la divinité du Christ et son autorité divine dans l'Eglise, et s'attaque même à l'inspiration divine de la sainte bible, et de ramener tous les fidèles, même les enfants, à la pratique des premiers siècles et des âges de foi, par la pratique de la communion fréquente et même quotidienne.*

*Il a de plus, opéré avec une énergie surhumaine à l'intérieur de l'Eglise, des réformes salutaires et durables qui ont déjà produit des effets merveilleux, et qui prouvent la vitalité vraiment divine de cette tendre mère de nos âmes.*

*Enfin, sa sagesse inspirée de Dieu et sa fermeté apostolique ont conjuré les plus grands malheurs à l'Eglise de Dieu, assaillie par des ennemis puissants et perfides, et ont prouvé que* la politique du crucifix *comme il l'appelait lui-même, est, après tout, la plus puissante et la plus salutaire, parcequ'elle s'appuie sur Dieu seul et foule aux pieds les vains calculs de la sagesse humaine qui n'engendre que la mort, selon le mot de Saint Paul.*

---

Malgré l'attention pleine d'anxiété que le monde accorde à l'heure actuelle aux événements qui se déroulent sur les champs de bataille d'Europe, la mort de Sa Sainteté Pie X doit être considérée comme la nouvelle la plus importante et la plus dramatique de la semaine...

En Pie X le monde perd l'un de ses hommes les plus remarquables et l'une des personnalités les plus attirantes...

Sur le Siège de Saint-Pierre, Sa Sainteté a prouvé qu'il était un irréductible prêtre de la vieille école, pour lequel les idées, la politique et la discipline traditionnelles sont de toute première importance...

—*Winnipeg Saturday Post.*

* * *

Avec la mort de Pie X disparait du monde un homme, qui sans aucun doute, commandait un grand rang dans l'esprit de ses contemporains, et par le poste sacré qu'il occupait et par sa brillante personnalité et par sa brillante carrière.

....Il est hors de doute que son pontificat a eu pour effet de donner une vie spirtuelle plus intense au grand corps sur lequel il a règné. Dans la dernière décade, le catholicisme s'est signalé par une recrudescence de vie religieuse dans tous les domaines. Pie X y aura contribué largement......

—*Winnipeg Telegram.*

# LE SOUVERAIN PONTIFE EST DECEDE JEUDI

Rome, 20.—"Tout restaurer dans le Christ". Ces paroles que le Pape avait adoptées pour devise, six jours après son pontificat, sont les dernières que Pie X eut sur les lèvres avant d'entrer dans le repos qui n'a pas de fin.

La mort s'est produite à 1 heure 20 ce matin: elle fut calme. Quelques instants auparavant, il était revenu d'un état de semi-inconscience et avait tenté de donner une dernière bénédiction à ceux qui se trouvaient réunis dans sa chambre, mais les forces lui manquèrent. Après une pause, il murmura le texte des Ecritures et ne parla plus.

La mort du Souverain Pontife, dans la quatre-vingtième année de son existence et la douzième de son pontificat, bien qu'elle fût redoutée depuis longtemps, à cause de ses fréquentes indispositions et de son grand âge, n'en arriva pas moins comme une violente secousse à ceux-là même qui vivaient dans son entourage. Depuis plusieurs jours, il avait souffert d'un catarrhe goutteux, mais le mardi, les médecins déclarèrent que le malaise n'était pas grave et hier des rumeurs rassurantes circulaient au sujet de l'illustre patient.

Le changement se produisit brusquement pendant la matinée d'hier et dès le début de l'aprèsdiner, ceux qui le veillaient annoncèrent que la mort était proche.

Par la force de sa volonté, le Saint-Père avait résisté à une attaque semblable, mais la dépression qu'il venait d'éprouver, à la suite de la conflagration européenne empêchait une nouvelle guérison. A dix heures, hier soir, le Pontife fut secoué par une quinte de toux qui le déprima gravement. Il ne pouvait se remuer sans aide et les efforts qu'il devait faire pour respirer étaient pénibles à voir. Comme le dernier moment approchait, la toux cessa et l'agitation que les médecins avaient été incapables de soulager disparut, les traits du patient qui portaient jusque-là les marques de la douleur, reprirent leur expression normale, mais la figure était pâle, extrêmement pâle.

Les cardinaux Merry del Val, Ferrata, Cagiano et Bisleti, les deux soeurs du Pape et les médecins comprirent que c'était le calme précédant le repos éternel. Le Dr Marchiafava, une main sur le pouls du Pontife, se tourna vers le secrétaire papal, qui était à genoux et il pencha la tête. Le cardinal Merry del Val comprit et il se couvrit le visage de ses mains. Cependant, le cardinal Vannutelli, la nièce du Pape, Melle Gilda Parolini, son majordome Mgr Bianchi, Mgr Misciatelli et ses secrétaires Mgr Bressan et Mgr Pescini, s'étaient joints au groupe qui était dans la chambre. Les soeurs et le secrétaire du Saint-Père ne pouvaient retenir leurs sanglots. Le son de leur voix sembla ramener le Pontife du coma où il était tombé. Ses yeux s'ouvrirent, il était évident qu'il faisait un effort terrible pour donner une dernière bénédiction.

Un moment, il sembla que la fin était venue, mais les lèvres remuèrent encore. "Tout se résume en une chose, tout se résume dans le Christ", murmura-t-il. Le docteur Marchiafava laissa retomber le poignet qui s'abattit sans pouls sur la poitrine du Pontife. Le médecin se pencha au-dessus du lit pour ausculter le coeur devenu immobile. "Tout est fini" dit-il, et il baisa respectueusement la main du pape.

Les autres personnes présentes firent de même, après quoi ils récitèrent les prières pour les morts.

Immédiatement après des lumière vacillantes de chandelles brillèrent à toutes les fenêtres du Vatican, et tout le personnel de la maison, avec la permission du cardinal secrétaire d'Etat, passa devant la dépouille du Saint-Père et lui baisa la main.

Pendant toute la nuit on avait reçu de plusieurs Etats des messages s'informant de l'état de santé de l'illustre malade. Le cardinal Merry del Val les prévint tous de la mort du Pape. Comme c'est la pratique au Vatican, la nouvelle de la mort du Pape fut cachée au public jusqu'à ce qu'elle eut été annoncée officiellement aux divers gouvernements.

Quand elle fut connue à Rome, le premier ministre d'Italie, Signor Salandra, ordonna immédiatement que toutes les mesures fussent prises pour garantir la liberté complète du gouvernement provincial, de l'Eglise et du Sacré Collège des cardinaux, qui constituent les gardiens provisoires du pouvoir suprême de l'Eglise, pendant l'interrègne causé par la mort du Pape.

Rome, 20.—Le premier ministre, M. Salandra, a envoyé avis de la mort du Pape aux fonctionnaires d'Etat dans tout le royaume, leur donnant instruction en même temps de prendre part à la cérémonie des funérailles s'ils y sont invités.

La mort de Pie X est également annoncée dans la "Gazette Officielle", organe du gouvernement italien ce matin, et ce journal oublie en même temps une note nécrologique très élogieuse.

* * *

Rome, 20.—Le Pape Pie X est mort, ce matin, à une heure et vingt minutes. Il était malade depuis plusieurs jours, mais aucun symptôme alarmant n'avait été remarqué avant mercredi matin.

Le chagrin que la guerre en Europe a causé à l'auguste Pontife a produit chez lui une dépression dès le début et il y a plusieurs jours, les symptômes de la bronchite dont il avait déjà souffert apparurent.

Durant la journée, les docteurs Marchiafava et Amici ont soigné l'auguste malade.

Les cardinaux furent avertis que le Pape était en danger et ceux qui pénétrèrent dans sa chambre furent les témoins de scènes impressionnantes et navrantes, surtout quand le chef de la Chrétienté, se levant, cria:

"Dans l'ancien temps, d'un mot, le Pape aurait pu arrêter tout ce carnage, mais maintenant, il est impuissant."

Des milliers de personnes priaient et les cloches des églises sonnèrent quand le Saint-Sacrement fut exposé sur les autels. Lorsqu'on apprit l'état de Sa Sainteté, ce fut une véritable stupeur. Le roi Victor Emmanuel apprit lui-même la nouvelle à la reine Hélène ainsi qu'à sa mère.

L'Extrême-Onction fut administrée par Mgr Zampini, sacristain de Sa Sainteté, au milieu de scènes touchantes. Les soeurs du Pape et sa mère étaient accablées de chagrin.

Le cardinal Merry del Val était agenouillé près du lit du mourant avec d'autres cardinaux, et tous priaient.

### "LES HORREURS DONT L'EUROPE SERA LE THEATRE"

Dans un moment de lucidité, le Souverain Pontife dit:

"Maintenant, je commence à croire, à mesure que la fin approche, que le Tout-Puissant, dans sa suprême bonté, a voulu m'épargner les horreurs dont l'Europe sera le théâtre."

La journée de mercredi compte pour une des plus anxieuses dans l'histoire de la papauté.

Le monde entier savait que le pape était indisposé, mais on supposait qu'il n'était retenu au lit que pour un accès de goutte.

Jusqu'à midi, les membres de la maison papale ignoraient l'état sérieux de Pie X.

Et c'est presque inopinément qu'arriva la nouvelle que le Souverain Pontife était aux portes du tombeau.

Par intervalles, il se ranima et fut capable de prononcer quelques paroles, mais tout espoir de le sauver fut finalement abandonné.

Plusieurs fois la nouvelle de la mort du pape se répandit dans la Ville Eternelle et au Vatican, mais elle fut démentie.

* * *

### LE PAPE ET LA PAIX

Les vues du Pape sur la paix sont résumées dans une allocution qu'il prononça en mai dernier au consistoire où il créa 13 nouveaux cardinaux. Elles constituent un document si remarquable, que la "Carnegie Peace Union", fondée au mois de février par Andrew Carnegie avec un don de deux millions, décida de commencer sa campagne éducationnelle chez le clergé de l'église catholique, (campagne en faveur du désarmement et de l'arbitrage) en faisant parvenir à chacun des 23,000 prêtres des Etats-Unis et du Canada une copie de cette allocution. Sa Sainteté y faisait allusion " à ces hommes de distinction et de force qui préparent des plans destinés à empêcher les calamités des révolutions et les massacres de la guerre et pour assurer les bénédictions de la paix". Comme, à cette époque, le Saint-Père causa longuement avec les trois cardinaux américains—Gibbons, Farley et O'Connel—on crut que cette allusion visait les efforts du président Wilson et du secrétaire d'Etat Bryan pour promouvoir la paix universelle.

"Aujourd'hui, ajoutait le Souverain Pontife, la paix ou la guerre dans la société ou l'Etat ne dépend pas tellement du souverain que du peuple. Privées de la lumière de la vérité révélée par Dieu, étrangères à la discipline du Christ, y a-t-il de quoi s'étonner que les multitudes, devenues la proie de passions aveugles, courent à une ruine commune, préparée par d'habiles agitateurs qui ne cherchent que leur propre avantage?"

* * *

### LE CONCLAVE

On se prépare activement à ouvrir le Conclave. Les dix Sacrées Congrégations s'assemblent le troisième jour qui suit la mort du Pape, dans la salle du Consistoire et désignent respectivement trois de leurs membres, un cardinal-prêtres et un cardinal-diacre, pour former, avec le cardinal Camerlingue, le pouvoir d'état exécutif.

A la première assemblée des Cardinaux, le Camerlingue donne la lecture des Bulles papales au sujet de l'élection des Papes et brise ensuite l'anneau du Pêcheur et les sceaux du Pontife décédé.

Le dixième ou au plus tard le douzième jour après la mort du Pape, le Conclave se réunit pour l'élection d'un nouveau pape. D'ordinaire les assemblées ont lieu à la chapelle Sixtine, dans l'enceinte du Vatican.

Attenantes à la chapelle qui se trouve au premier étage du palais, se trouvent de vastes galeries réservées aux cardinaux et à leur suite. Dès que leurs Eminences sont entrées, on ferme les portes à double tour et à partir de ce moment personne ne peut entrer dans les appartements où se tient le conclave.

L'élection d'un Pape peut s'effectuer de trois manières différentes: par acclamation, ce qui réveille l'idée d'une inspiration directe du ciel; par compromis ou par vote. Le Pape Léon II avait été élu par acclamation le deuxième jour du Conclave. La votation est soumise à des règles précises.

Six cardinaux dirigent la procédure à suivre, deux cardinaux-évêques, deux cardinaux-prêtres, deux cardinaux-diacres. Chaque membre du Sacré Collège a un bulletin de vote sur lequel il inscrit le nom de son candidat, jamais il n'y a inscrit le sien et personne ne peut voter pour lui-même.

Après le temps requis, chaque cardinal, à commencer par les plus anciens, dépose sa crosse et s'avance vers l'autel. Il fait une courte prière et dépose son bulletin dans le calice en disant à haute voix qu'il donne son vote suivant sa conscience. Après le vote, les six scrutateurs examinent les bulletins et proclament le résultat. Si aucun cardinal n'a obtenu les deux tiers des voix plus une, il n'y a pas d'élection et les bulletins sont brûlés avec de la paille humide. La fumée épaisse qui sort par une cheminée spéciale est visible au-dehors et annonce au peuple qu'il n'y a pas eu d'élection.

* * *

Rome, 20.—On s'attend à ce que le conclave pour l'élection du pape se réunisse le 3 septembre, étant retardé pour donner le temps aux cardinaux des divers pays d'arriver. Même en ce cas, il est douteux que le cardinal Bégin du Canada et des cardinaux américains puissent arriver ici à cause de la suspension partielle du service des paquebots. On assure cependant que malgré la guerre on mettra des convois spéciaux à la disposition des cardinaux en Europe.

On a discuté, dès hier, la question du conclave. On dit que la majorité des cardinaux sont d'avis qu'il doit être tenu à Rome, comme de coutume, d'autant plus que l'Italie est neutre dans la guerre actuelle: d'autres, cependant, suggèrent qu'il vaudrait mieux qu'il se réunit en Hollande, pays qu'ils considèrent dans une neutralité plus certaine que l'Italie.

Parmi les candidats déjà mentionnés, se trouvent les cardinaux Maffi, DeLai, Ferrata, Agliardi, Pompili et Séraphini. Ce dernier, ex-nonce de Mexico.

### LA SEPULTURE

On s'occupe beaucoup de la question de savoir où sera inhumé le Pape. On se rappelle que le corps de Pie IX, lorsqu'il fut transporté de Saint-Pierre à Saint-Laurent, donna lieu à une sédition. Pour cette raison, le corps de Léon XIII se trouve encore dans la basilique bien que Sa Sainteté eut exprimé le désir de reposer à Saint-Jean de Latran, où son monument fut érigé; mais on craignit de nouveaux désordres. On croit que Pie X désire Saint-Pierre pour y élever son tombeau, ayant voulu éviter des manifestations disgracieuses. Le "Gionarle d'Italia" dit aujourd'hui que Sa Sainteté rédigea récemment de nouvelles règles pour diriger les conclaves futurs et que celles-ci abolissent le droit de veto des puissances étrangères, libérant ainsi les cardinaux de l'influence temporelle dans une matière spirituelle. Ces nouvelles règles aussi, ajoute le journal, modifient quelques-unes des formalités relatives au conclave.

## SON ELECTION AU PONTIFICAT

Nous empruntons à la "Revue des Deux Mondes" le récit de l'élection du successeur de Léon XIII:

Le mardi matin, tout commença comme à l'ordinaire. Les trois scrutateurs désignés par le sort furent les cardinaux Cassetta, Mathieu et Martinelli. Leurs opérations furent naturellement suivies avec plus d'attention encore que les jours précédents, et un mouvement marqué se produisit dans l'assemblée quand le nom de Sarto fut prononcé pour la quarante-deuxième fois. Il obtint encore huit suffrages, dix restèrent fidèles au cardinal Rampolla et deux au cardinal Gotti. Les trois recenseurs nommés pour contrôler ces chiffres furent les cardinaux Richard, Manara et della Volpe et, à 11 heures, la voix du vénérable archevêque Paris proclama que le patriarche de Venise était nommé Pape par 50 voix. Aussitôt les cardinaux sortirent de leurs places et vinrent se ranger autour de l'élu. Le cardinal Oreglia, tenant le cérémonial en main, lui dit en latin: "Acceptes-tu l'élection qui vient d'être faite de ta personne en qualité de Pape?" Le cardinal Sarto était accablé. Il avait les yeux pleins de larmes, des gouttes de sueurs perlaient sur ses joues, et il parut près de s'évanouir. Presque tous les cardinaux pleuraient aussi. Après un moment de silence, il répondit d'une voix altérée: "Que ce calice passe loin de moi! Cependant, que la volonté de Dieu soit faite!" Ce n'était pas la réponse officielle, et le doyen recommença la question avec une légère nuance d'impatience. Le cardinal Sarto prononça la parole attendue: "J'accepte!—Comment veux-tu être appelé?—Confiant dans les suffrages des saints Pontifes qui ont honoré le nom de Pie par leurs vertus et qui ont défendu l'Eglise avec force et avec douceur, je veux être appelé Pie X."

Alors les cérémoniaires abaissèrent tous les baldaquins à l'exception de celui de l'élu, et Mgr Riggi, leur chef, donna lecture d'un cours procès-verbal de l'élection. Puis le Pape fut conduit à la sacritie pour revêtir le costume pontifical. Trois soutanes blanches, une grande, un moyenne et une petite, y avaient été préparées. On lui mit la moyenne avec la calotte blanche, le camail et l'étole rouge et, après quelques minutes, il revint s'asseoir sur le palier de l'autel, où son fauteuil remplaçait celui des scrutateurs. Tous les cardinaux vinrent s'agenouiller devant lui pour le premier hommage, ce qu'on appelle officiellement la première adoration, qui consiste à baiser successivement le pied, la main et la joue du nouveau Pape. Il était encore bien ému, et déjà pourtant un pâle sourire se mêlait à ses larmes quand il embrassait ses amis. Les visages rayonnaient d'une joie religieuse. Convaincus qu'ils avaient fait le meilleur choix que comportaient les circonstances et que leur élu était celui de l'Esprit-Saint, ils voyaient des yeux de la foi la colombe mystique se poser sur cette tête blanche qui se résignait avec tant de peine à la triple couronne. Après l'adoration, le cardinal Macchi quitta la chapelle pour aller annoncer le nom de l'élu à la foule immense qui attendait sur la place Saint-Pierre, et il prononça les paroles sacrées: "Je vous annonce une grande joie; nous avons un Pape, le cardinal Sarto, qui a pris le nom de Pie X." On savait déjà depuis une demi-heure que l'élection était faite, parce que les bulletins ayant été brûlés sans addition de paille mouillée, n'avaient produit qu'une fumée légère. Beaucoup même avaient appris le nom du Pape par une petite télégraphie particulière. Le mot Sarto signifie en italien tailleur. Aussitôt après le scrutin, des employés du Vatican s'étaient montrés aux fenêtres, qu'il n'y avait plus de raison de tenir closes, et avaient fait le geste de coudre qui avait été compris. Les prélats de la suite du cardinal Macchi invitèrent par signe le peuple à entrer dans la basilique pour recevoir la première bénédiction pontificale. On avait beaucoup discuté à propos de cette bénédiction. Qu'elle fût donnée par le Pape tourné vers la place Saint-Pierre ou vers l'intérieur de l'église, la chose, par elle-même, n'avait aucune importance, mais on y avait attaché une signification politique. Vers la place, cela voulait dire que le Pape tendait les bras au Quirinal et acceptait tous les faits accomplis. Pie X ne pouvait se prêter à une pareille interprétation, et il n'y eut pas une voix pour lui conseiller une démarche risquée, condamnée à l'avance par l'exemple et les sentiments bien connus de ses deux prédécesseurs. Il se présenta donc, suivi de tous les cardinaux, à la loggia intérieure, où il fut salué par une acclamation et un enthousiasme qui ratifiaient le choix du Sacré-Collège. Il bénit la Ville et le monde d'une voix douce et sympathique qui alla droit au coeur de la foule. Puis il rentra au Vatican, alla embrasser dans son lit le cardinal Herrera toujours malade, et remonta dans sa cellule, d'où il envoya une dépêche à ses soeurs et une à son clergé, inaugurant ainsi son règne par un acte de charité délicate et par un souvenir tout chargé d'affection et de regrets pour cette Venise qu'il aimait tant, où il était tant aimé, et qu'il ne reverra plus.

## SA BIOGRAFHIE

C'est dans un petit village de Vénétie, situé au pied des riantes collines d'Assolo, à Riese, qu'est né le 2 juin 1835, d'une modeste famille d'artisans, Giuseppe Sarto, que Dieu prédestinait à devenir le successeur de Léon XIII sous le nom de Pie X. L'intelligence éveillée de l'enfant, son amour pour les offices de l'Eglise, sa loyauté et sa franchise attiraient bien vite sur lui l'attention du curé du village, Don Tito Fusarini, qui, après l'avoir initié aux premiers éléments du latin, le faisait admettre au gymnase de Castelfranco-Veneto. La famille Joseph Sarto n'avait pas les ressources nécessaires pour payer sa pension et le jeune écolier, s'endurcissant dès son adolescence au travail et aux privations, parcourait un long chemin tous les jours, par tous les temps, avec une assiduité qui ne démentit jamais. "Ma foi, racontait plus tard le futur pape en parlant de ses rudes débuts, quand je me sentais trop fatigué, je m'accrochais à quelque chariot, je me délassais ainsi sans m'attarder, et je reprenais joyeusement ma route." Les succès et la conduite exemplaire du jeune Sarto furent remarqués par le patriarche de Venise, le cardinal Jacopo Monico, qui attribua à cet écolier modèle une bourse d'études au Séminaire de Padoue, considéré à juste titre comme l'un des plus réputés de l'Italie. C'est là que le jeune homme prit l'habit ecclésiastique. Ses brillantes études théologiques lui valurent à Padoue comme à Casterfranco d'être toujours classé le premier parmi ses nombreux condisciples.

Voici d'ailleurs les notes que méritait le jeune Joseph Sarto dans la première année de son séjour au Séminaire de Padoue, écrites par Don Evangelista di Piero, mort abbé mitré de Monfelice:

Disciplinae: nemini secundus
Ingenii: maximi
Memoriae: summae
Spei: Maximae.

Ordonné prêtre au mois de septembre 1858 par Mgr Farina, évêque de Trévise, il était nommé vicaire à Tomobolo, où, pendant neuf ans, il se faisait remarquer par sa charité, son zèle ardent, son sens pratique, la maturité précoce de son jugement. Envoyé en 1867 comme curé dans le village de Salzano, le jeune prêtre ne tardait pas à conquérir les coeurs de tous ses paroissiens, qui voyaient avec admiration leur pasteur consacrer exclusivement aux oeuvres de charité le revenu assez considérable dont il était pourvu et s'oublier toujours pour ne penser qu'au bien des âmes qui lui étaient confiées. Afin de subvenir aux oeuvres de sa paroisse, il n'hésita pas à vendre son cheval et sa voiture et à engager au mont-de-piété les objets les plus précieux. Quand, neuf ans plus tard, son évêque l'appelait à Trévise comme chanoine de la cathédrale, le curé de Salzano quittait la paroisse qui le pleurait, pauvre comme il était venu et dépourvu du strict nécessaire.

Les mérites de l'ancien curé de Salzano attiraient bientôt sur lui l'attention, et il était successivement nommé primat du Chapitre, chancelier épiscopal, examinateur prosynodal, juge au tribunal ecclésiastique, vicaire général. Quand l'évêque de Trévise, Mgr Zinelli, eut subi une première attaque d'apoplexie qui le réduisit à l'impuissance, Mgr Sarto se trouva investi du gouvernement effectif du diocèse.

Le correspondant romain de la *Croix* cite le témoignage suivant des anciens professeurs du Séminaire de Trévise qui ont vu Mgr Sarto à l'oeuvre:

De quel tact il fit preuve en maintes circonstances! Il avait une certaine façon, si avenante et si persuasive, de "prendre" ceux qui traitaient avec lui, qu'il les amenait, sans qu'ils pussent résister, à vouloir ce qu'ils devaient vouloir.

Il nous souvient d'une députation qui lui fut adressée par un village pour demander le changement d'un curé. Pourquoi ils n'en voulaient point? Dieu le sait! C'était sans doute un de ces caprices collectifs aussi difficiles à analyser qu'à vaincre. Mgr Sarto écouta ces braves gens, les invitant à parler les uns après les autres, faisant tomber en souriant leurs arguments, tant et si bien qu'ils emportèrent eux-mêmes une lettre qui priait le curé de rester à leur tête! Petit exemple, mais combien suggestif pour qui connait les hommes!.. Aussi, lorsqu'en 1879 Mgr Zinelli vint à mourir, les chanoines ses collègues l'élurent vicaire capitulaire...

Lorsqu'il avait passé ainsi à l'évêché sa matinée—une matinée qui durait jusqu'à 2 heures, car c'est à cette heure-là que, pendant l'année scolaire, a lieu notre repas de communauté—il arrivait ici, emportant des dossiers à dépouiller et des notes d'affaires à expédier. Et il s'asseyait à cette table, souriant, car en cette multiplicité d'occupations on ne le vit jamais soucieux, préoccupé, agité... Les saillies spirituelles, les aimables taquineries abondaient sur ses lèvres.

Telles étaient ses journées "ordinaires". Joignez-y les instructions qu'il faisait deux fois par semaine, le mercredi aux séminaristes, le dimanche à la double communauté d'étudiants, clercs et laïques: ajoutez-y des confessions nombreuses, des prédications à l'extérieur: car dès son premier poste, don Joseph Sarto, vicaire à Tombolo, fut recherché dans tout le diocèse pour sa parole claire, vivante, persuasive, et quand il fut curé à Salzano, sa réputation d'orateur sacré ayant franchi les limites de son diocèse, il fut chargé de la retraite ecclésiastique de Casalmonferrato...

Que de fois, malgré l'étonnante dextérité avec laquelle il débrouillait les questions les plus épineuses, il prévit que la journée ne serait pas assez longue pour suffire à la tâche! Alors, il se faisait éveiller à 3 heures du matin; avant d'entreprendre sa besogne courante, il prenait le temps de préparer sérieusement un sermon, un discours de circonstance qu'on lui avait demandé...

"Le matin du 10 novembre 1884, racontent les Etudes ecclésiastiques sur les devoirs du sacerdoce et du ministère pastoral, se rendant comme à l'ordinaire pour des affaires d'administration chez son évêque, Mgr Apollonio, celui-ci dit à brûle-pourpoint:

"—Est-ce que vous connaissez le nom de celui qui est appelé à succéder dans le siège épiscopal de Mantoue à Mgr Berengo, promu archevêque d'Udine?

"—Non, répondit le chanoine Sarto.

"—Eh bien, venez avec moi, lui dit l'évêque.

"Et il l'amena dans sa chapelle privée; après l'avoir fait agenouiller devant l'autel, il lui tendit le Bref sur lequel le Souverain Pontife Léon XIII le nommait évêque de Mantoue.

"Mgr Sarto faillit s'évanouir d'émotion. Plus tard, revenu de sa stupéfaction, se croyant incapable d'accomplir la haute mission à laquelle il était appelé, il fit tous ses efforts pour éloigner de lui le lourd fardeau de l'épiscopat. Sa résistance fut inutile. Quelque temps après, il était sacré évêque de Mantoue, à Rome, en l'église de Saint-Apollonaire, par le cardinal Paroschi."

Le diocèse confié aux soins du nouvel évêque languissait dans un triste abandon. Mgr Sarto ne tarda pas à venir à bout de toutes les difficultés par sa charité, son affabilité, sa fermeté pleine de prudence. Sa grande préoccupation était de former l'esprit sacerdotal et de relever les études ecclésiastiques dans son Grand Séminaire. Dans ce but, il ne dédaignait pas d'aller lui-même, à l'exemple du cardinal Pecci, archevêque de Pérouse, s'asseoir dans la chaire des professeurs et d'enseigner la théologie, surtout la théologie morale. Les longues années qu'il avait passées dans le ministère pastoral et l'expérience qu'il avait acquise à Trévise par un contact incessant avec tous les membres du clergé, lui permirent d'obtenir des résultats pratiques. C'est en sa qualité d'évêque de Mantoue qu'il prit une part importante aux Congrès catholiques d'Italie, où sa parole sage, pondérée, instructive, produisait toujours une impression salutaire.

Mgr Sarto occupait depuis moins de neuf ans le siège de Mantoue, quand, au Consistoire du 12 juin 1893, il était créé cardinal prêtre du titre de Saint-Bernard aux Thermes et, trois jours après, au siège patriarcal de Venise.

Cette nomination provoqua un conflit entre le Saint-Siège et le gouvernement italien, qu'inspirait alors M. Crispi. Cédée en 1866 par François-Joseph d'Autriche à Napoléon III qui la rétrocéda au roi Victor-Emmanuel, la Vénétie est une des provinces sur lesquelles la souveraineté de la dynastie de Savoie n'est pas contestée. Le premier ministre du roi Humbert, basant ses prétentions sur les privilèges concédés jadis par les Papes à la république de Venise dont la dynastie de Savoie était, disait-il, l'héritière, avait la prétention d'attribuer aux ministres italiens seuls le droit de nommer les patriarches de Venise.

Le Saint-Siège établit dûment que le patriarcat de Venise n'était que la continuation de l'illustre patriarcat d'Aquilée, aujourd'hui aboli, et que le droit de nomination concédé par les Pontifes du temps de saint Laurent Giustiani avait été un privilège gracieusement offert à la république, mais non transmissible à d'autres. La discussion se prolongea assez longtemps, et le cardinal Sarto, se voyant refuser l'exéquatur et privé du traitement auquel il avait droit, alla, sans se préoccuper des menaces de M. Crispi, s'installer aux environs de Venise. Sa charité et son zèle apostolique ne tardaient pas à lui conquérir tous les coeurs. Quelque temps après, le peuple de Venise, profitant du séjour que faisait le roi Humbert dans la ville des doges, réclamait son patriarche dans une manifestation imposante qui donna à réfléchir aux adversaires les plus haineux de l'Eglise.

Deux jours plus tard, le roi accordait l'exequatur au cardinal Sarto; celui-ci fit son entrée triomphale dans la ville, qui le considérait déjà comme un père.

Le patriarche de Saint-Marc a toujours eu le perpétuel souci de se rapprocher des humbles, des pauvres, et en même temps n'a cessé de s'occuper des choses spirituelles et des âmes. Dans son diocèse, il avait ordonné que les dimanches et jours de fête, l'Ecriture Sainte fût lue et expliquée au peuple dans le patois des localités. Lui-même commentait les Livres Saints du haut de la chaire de sa cathédrale.

Les foules au milieu desquelles Mgr Sarto aimait à se trouver frémissaient, courbées sous la bénédiction de ce pasteur bienveillant et bienfaisant. On raconte qu'un jour un Vénitien, maigre, grincheux et sale, s'écriait au milieu des pauvres: "Je n'aime pas les curés, mais ce patriarche, je me jetterais au feu pour lui!"

Lorsqu'il venait à Rome (cela arrivait rarement), les mendiants l'accueillaient avec transport. Un jour, en Corso, auprès du collège des Lombards où se rendait le cardinal Sarto, une mendiante ridée et vieille s'exclama: Ecco il nostro patriarca di Venezia! Elle se jeta aux genoux du prélat, lui demanda son signe de croix sur le front, empocha le "bajocco" traditionnel et s'enfuit en pleurant

Le peuple, pour exprimer toute sa respectueuse admiration en parlant du patriarche, disait: "Si jamais il devient Pape, il ouvrira les portes du paradis pour avoir le plaisir de nous retrouver et de nous bénir encore."

Une personne qui l'a vu officier dans Saint-Marc, à Venise, un jour de Pâques, disait: "Il est impossible d'imaginer une plus belle figure de Pontife. La taille est moyenne, plutôt petite, mais bien prise et dégagée. Le visage est agréable et régulier; la physionomie majestueuse et douce, le geste onctueux et large, la voix belle. La cérémonie, magnifiquement ordonnée, offrait une fête à la fois pour les yeux et les oreilles, car le cardinal Sarto avait confié la direction de sa chapelle au jeune abbé Perosi, encore inconnu et dans lequel le patriarche avait deviné le futur maître. Nous nous primes à dire, sans penser le moins du monde à être prophète: "Ce serait un beau Pape!"

Ce prélat des pauvres, Pape aujourd'hui, s'il est acquis par sa bonté, sa simplicité, sa douceur sa bonne humeur, des sympathies dans le peuple, s'en est attiré aussi dans la haute prélature. On ne lui connaît pas d'ennemi. Tout le monde admirait en lui un sage et un docte, un administrateur ferme et zélé. "Sarto, disait quelqu'un avant la réunion du Conclave, est un homme extrêmement habile. Sans se mêler de politique, il n'en parvint pas moins à provoquer à Venise une coalition qui réussit à gagner la majorité et se rendit maîtresse de la municipalité et du Conseil provincial. L'anée dernière, la même coalition eut encore la victoire, et ses partisans se portèrent devant le patriarcat et se livrèrent à une manifestation en faveur du cardinal Sarto."

Une personne qui assistait à cette manifestation en faveur du cardinal en a gardé, dit-elle, l'inoubliable souvenir. "Le palais archiépiscopal, disait-elle, est, vous le savez, au fond de la place Saint-Marc, sur le côté oposé au palais des doges et un peu en retrait. Je ne fus pas peu surpris de trouver, un jour où je passais à Venise, une foule extraordinaire devant ce monument modeste. Je m'informai et j'appris que tout ce monde venait manifester en faveur du patriarche. La ma-

# CHRONIQUE AGRICOLE

## EXPLOITATIONS LAITIERES

Un coup d'oeil jeté sur les résultats obtenus au concours des troupeaux laitiers qui s'est tenu dernièrement à l'occasion d'une convention, ne peut manquer de provoquer des surprises: 7,317 livres de lait et 214 livres de gras, tel est le rendement de chaque vache!

Une carte exposée pendant cette réunion montrait par contre les pauvres résultats obtenus sur certaines fermes. L'une d'elles ne donnait que 125 livres de lait par acre!

Une ferme où l'on cultive le maïs, l'avoine, le trèfle et la luzerne, et pourvue d'un assez bon pâturage, devrait sans beaucoup de peine, produire 2,000 livres de lait à l'acre, tout en voyant sa fertilité augmenter. Le revenu à l'acre serait ainsi de $30 au lieu de $5.79. Ce pitoyable rendement est actuellement celui d'un certain nombre d'exploitations ontariennes représentant 5,000 vaches. Pas plus que les vaches, la terre ne doit demeurer inactive. Quel revenu tirez-vous de vos arpents de terrain? Pourquoi vous contenter de $5 quand vous pouvez en avoir $30?

Le rendement d'un troupeau s'élève naturellement si l'on réforme les mauvaises vaches. Or, savez-vous exactement quelles sont ces mauvaises vaches?

Il vous sera facile de le savoir si vous contrôlez le rendement de chacune sur les formules fournies gratuitement par le service de l'industrie laitière à Ottawa. Dites dans votre lettre si vous désirez peser tous les jours ou trois jours par mois. Y a-t-il la moindre raison pour que vos vaches ne donnent pas un moyenne de 6,000 livres de lait? Nombreux sont les propriétaires qui obtiennent ce résultat ou mieux encore, mais ils n'y arrivent pas avant d'avoir contrôlé le rendement de chaque bête et de s'être débarrassé des mauvaises vaches qui sont la plaie d'un troupeau.

C. F. W.

## DESINFECTION

Pour prévenir l'apparition et la propagation des maladies contagieuses, il suffit ordinairement de tenir propre et d'aérer largement les étables et les écuries voire même les chenils, et de préserver les animaux de tout contact suspect, mais toutes les fois qu'une maladie contagieuse existe, la désinfection s'impose.

C'est que les locaux sont rapidement ensemencés de germes contagieux; il y en a partout, sur le sol et la litière, sur les boiseries, les murs et les objets divers qui sont ou ont été en contact avec les animaux malades. La désinfection seule peut détruire les fermes et arrêter la propagation des maladies.

Depuis quelques années, des études sérieuses et comparées ont été faites sur les divers désinfectants mais l'opération de la désinfection ne comporte pas seulement l'emploi des désinfectants, elle se compose de pratiques diverses qu'il est nécessaire de bien connaître et de bien appliquer, et qui varient parfois suivant la nature de la maladie contagieuse.

La désinfection doit s'appliquer à tout ce qui a pu être souillé par les animaux malades, et qui, dès lors, peut recéler les germes de la contagion.

Habitations, cours, enclos, hangars, pâturages, fourrages et fumiers; objets divers à l'usage des animaux: harnais, voitures, débris cadavériques, etc.

Pratiquement, la désinfection doit être effectuée de la manière suivante:

1o Destruction des animaux morts et débris cadavériques, par l'enfouissement, en les arrosant d'acide sulfurique, en les recouvrant de chaux avant de combler la fosse.

2o Destruction par le feu de tous les objets sans valeur, retirés immédiatement des locaux: éponges, vieilles couvertes, mangeoires et rateliers en mauvais état, litières, fumiers, etc.

3o Flambage des objets en fer, chaînes d'attache, fourches, mors, pelles, etc.

4o Lavage général des locaux, à grande eau additionnée de 3 pour cent d'acide sulfurique, avec le balai et la brosse. En cas de morve, grattage de tous les objets en bois, des murs et des interstices des pavés: réfection du sol si le local n'est pas pavé.

5o Lavage à l'eau bouillante additionnée de 2 pour 100 d'acide phénique ou mieux de créosine ou de lysol, du sol, des murs, des rateliers, des mangeoires, etc., etc.

Immersion dans le même liquide des couvertures, linges, vêtements, etc.

Lavage et séjour de quelques heures dans l'eau froide additionnée d'acide phénique ou de lysol des objets en cuir que l'eau bouillante détruirait.

Le sublimé corrosif, à raison de 1 pour cent, doit être employé de préférence dans le cas de morve pour le lavage des mangeoires, rateliers et murs de face: mais comme ce sel est très toxique, il ne faut pas oublier de laver à grande eau toutes les parties avec lesquelles il a été en contact.

L'eau de chaux (lait de chaux) qui vient d'être faite, est très recommandable pour terminer toute désinfection, notamment pour désinfecter les murs et le sol des locaux.

Enfin les fumigations sulfureuses donnent d'excellents résultats dans presque toutes les maladies contagieuses.

*L.-D. Huguenin,*
Professeur.

## TRAVAILLEURS OU FAINEANTS

Les cultivateurs qui notent avec soin le rendement de chacune de leurs vaches, en une saison, font parfois des constatations étonnantes. En voici un exemple qui nous est signalé chez un troupeau de l'Ontario. Une vache métisse, de 9 ans, ayant vêlé le 5 mars, avait donné, à la fin de juillet, un total de 4,080 livres de lait. Sa voisine d'étable a vêlé le 12 mars: elle a le même âge que la première, a reçu les mêmes rations et les mêmes soins; et pourtant son rendement, pour la même période, n'a été que de 2,970 livres. C'est donc, en si peu de temps, une différence de plus d'une demi-tonne de lait entre les rendements des deux animaux: on avouera qu'elle est considérable.

Le même correspondant a fait une constatation tout aussi curieuse sur deux vaches de six ans appartenant à un autre troupeau; l'une a vêlé le 3 avril et l'autre le 4. A la fin de juillet, la première avait donné 1,400 livres de lait et 60 livres de gras de plus que la seconde: c'est-à-dire que l'une a gagné entre $14 et $15 de plus que l'autre. Il s'agit donc de savoir si vos vaches travaillent ou si elles ne font rien, et c'est en tenant un registre de contrôle que vous pourrez vous en assurer d'une façon certaine. La division de l'industrie laitière, au ministère de l'agriculture, Ottawa, fournit gratuitement, sur demande, des formules de contrôle pour pesées quotidiennes ou pour trois fois par mois. On est prié d'indiquer, dans sa demande, la formule désirée.

C. F. W.

—Eh, quoi, maraud!...—criait avec colère un gentilhomme à son valet: tu m'as acheté un âne au lieu d'un cheval!

—Laissez-le vénir, monseigneur! répondit le loustic, s'il croit en proportion de ses oreilles, vous aurez là un âne plus beau que les plus beaux chevaux du monde...





# LA GUERRE AERIENNE

## Les projectiles incendiaires

Le tir est un des gros problèmes de la guerre aérienne, tant le tir du bord des aéronefs sur des objectifs terrestres que celui de l'artillerie terrienne sur les aéroplanes ou dirigeables et que même et surtout celui des aéroplanes sur les dirigeables, des dirigeables sur les aéroplanes ou de chacune de ces sortes d'appareils sur des objectifs de même nature.

Les "pièces" utilisables à bord des engins de locomotion aérienne semblent donc se réduire à des appareils de tir légers et maniables, à trajectoire très tendue et de petit calibre naturellement, dont la mitrailleuse sous toutes ses formes semble devoir être le prototype et à des appareils de tir vertical lancebombe ou engins de même ordre.

Dans les premiers les projectiles seront sans doute des balles plus ou moins explosibles.

Mais c'est surtout pour le tir vertical que la guerre aérienne sera une cause de création de projectiles nouveaux destinés à détruire non pas seulement par explosion mais aussi par incendie.

Depuis longtemps, d'ailleurs, depuis que l'aviation est devenue un "mode de locomotion", les chercheurs ont retourné sous toutes ses faces le très délicat problème de la réalisation d'un projectile incendiaire efficace, inoffensif pendant sa manipulation à bord des aéronefs, et d'un poids total aussi faible que posible.

Diverses solutions très intéressantes ont été proposées.

Entre autres engins "incendiaires", la flèche de M. Guerre a ému l'opinion publique. Par des expériences renouvelées avec succès à la tour Eiffel, à Buc, au pont Solférino, l'inventeur lyonnais a démontré l'efficacité de ses engins sur des objectifs terrestres, par ses dernières expériences, à Lyon, sur une toile à dirigeable, il a prouvé que c'étaient aussi des armes redoutables contre les grands navires de l'air, à condition que l'artilleur aérien puisse "dominer" le ballon contre lequel il combat.

Les "incendiaires", pour être moins brutales que les bombes explosives, n'en feraient pas moins, dans certains cas, une excellente besogne destructive, surtout conçus avec un réservoir de liquide inflammable et difficile à éteindre une fois enflammé, tels que se présentent l'essence, les goudrons, etc.

Sur les buts terrestres, maisons, villages, villes même, ces projectiles, lancés en nombre suffisant, sont susceptibles d'un anéantissement plus complet peut-être et plus méthodique que les bombes explosives.

Ce sont d'ailleurs des projectiles humanitaires qui, s'ils sont de nature à détruire rapidement et sûrement les approvisionnements et matériels de guerre, sont relativement peu redoutables par euxmêmes pour les hommes, qu'ils mettraient donc hors de combat indirectement en les privant de leurs moyens d'action plutôt que directement en les mettant dans l'impossibilité de se servir de ces moyens.

Sur les buts aériens, les "incendiaires" seront plus efficaces que les explosants, car, pour ces derniers, il faut, soit un choc assez brutal qui déclanche l'explosion, soit un réglage très exact d'une fusée allumée au départ et qui produit l'explosion après un temps déterminé, c'est-à-dire en un point immuable de la trajectoire. Si ce point fait partie de la masse de l'avion ou du dirigeable à détruire, tout est pour le mieux, mais cette coïncidence nécessaire est infiniment difficile à obtenir, étant données les énormes difficultés du pointage et de l'évaluation des distances.

Le projectile qui, sur un contact assez peu brutal, pourra s'enflammer et répandre un liquide en flammes, sera certainement plus dangereux car, contre le feu à bord d'un aéronef il n'y a point de recours. Les surfaces portantes de l'aéroplane comme l'enveloppe du dirigeable qui sont constituées de toiles caoutchoutées ou vernissées sont essentiellement combustibles et leur incendie est absolument fatal pour les actuels navires de l'air, quel que soit leur tonnage.

D'autre part, aéroplanes et dirigeables ne présentent peut-être pas de partie assez solide et surtout pas suffisamment d'inertie dans leur ensemble pour que la fusée percutante d'une bombe explosive puisse être utilement "percutée". D'ailleurs, rien ne prouve qu'un obus éclatant au contact d'une armature d'un avion ou d'un dirigeable le mette nécessairement et irrémédiablement hors de combat, car les avaries résultant de cette explosion peuvent être localisées et même pratiquement inoffensives, étant donné toujours l'extrême mobilité des appareils et leur insensibilité pratique à un simple trou fait dans leur surface portante pour les avions ou leur enveloppe pour les dirigeables.

En somme, les "incendiaires" nouveau feu grégeois de la guerre aérienne sont de nature à être des armes redoutables entre les mains des soldats aériens de demain; leur réalisation et leur perfectionnement sont donc, semble-t-il, un problème de la plus haute importance pour l'avenir de nos armées de l'air.

## LES ALLIANCES DU PASSE

(*Le Devoir*)

Sans remonter trop loin dans l'histoire, il peut être intéressant aujourd'hui de rappeler quelques alliances du passé, depuis 1800, par exemple, pour voir comment les événements et les intérêts ont divisé ou rapproché les peuples qui se battent actuellement.

Après avoir rétabli l'ordre en France, Napoléon aurait voulu le paix extérieure. L'Autriche et l'Angleterre, alliées alors à la Russie, l'obligèrent de continuer la lutte, tandis que la Russie se retirait. L'Autriche implora la paix au commencement de 1801. L'Angleterre fut plus heureuse en Egypte où elle triompha des Français. Cette guerre se termina par la paix d'Amiens qui restitua à la France ses possessions excepté l'Egypte qui alla à la Turquie.

La paix fut de très courte durée. Le 8 mai 1803, l'Angleterre, à la suite de divergences avec Napoléon au sujet de Malte, que les Anglais continuaient d'occuper, rappela son ambassadeur de Paris. Napoléon organisa le fameux camp de Boulogne préparatoire à la descente en Angleterre que la flotte anglaise réussit à empêcher. L'Angleterre organisa de son côté une nouvelle coalition qui liguait la Russie, l'Autriche et la Suède contre la France. Napoléon en triompha à Vienne et à Austerlitz, et fit la paix de Prexbourg qui coûta cher en hommes et argent à l'Autriche, humilia la Russie et irrita l'Angleterre par l'institution de la confédération du Rhin. Une nouvelle coalition surgit en Prusse, qui rallia l'Angleterre, la Russie et la Suède contre la France. Napoléon en triompha de nouveau, et, cette fois, résolut de se venger en frappant directement l'Angleterre par le blocus continental. La paix de Tilsit conclue à la demande de la Russie, laissa la Prusse amoindrie et aigrie. Pendant que Napoléon bataillait en Espagne et au Portugal, l'Autriche, fatiguée du blocus continental, crut le moment propice de reprendre les armes contre l'Empereur des Français. Napoléon revint aussitôt, battit de nouveau les Autrichiens et leur imposa une paix onéreuse. Peu après, la guerre éclatait entre la Russie et la France, d'où Napoléon sortit, malgré quelques belles victoires, fort affaibli. La Prusse faisait alliance avec la Russie et une cinquième coalition se formait contre la France avec l'Autriche, la Saxe, la Suède et la Bavière. Malgré de brillantes victoires, Napoléon, débordé de tous côtés, ne put arrêter la marche des alliés qui entrèrent à Paris, le 30 mars 1814. Le traité de Paris rétablit la paix pour un temps et la Russie, l'Autriche et la Prusse formèrent ce qu'on a appelé la sainte alliance.

En 1827, on voit la France, la Russie et l'Angleterre d'accord pour réclamer l'autonomie de la Grèce; l'Autriche et la Prusse font des voeux secrets pour les Turcs. Les alliés durent envoyer une flotte à Navarin qui détruisit l'escadre turque. Après 1830, les soulèvements en Portugal et en Espagne y amènent les Anglais et les Français qui concluent peu après la quadruple alliance comprenant l'Angleterre, la France, l'Allemagne et le Portugal.

A partir de ce moment, on commence à parler d'entente cordiale entre l'Angleterre et la France. Talleyrand y travaille de toutes ses forces et la réception exceptionnellement enthousiaste faite au maréchal Soult ambassadeur extraordinaire de France au mariage de la reine Victoria semble la confirmer. Elle dure peu cependant. Quelques semaines après avoir signé avec la France, la Prusse et l'Autriche, une note défendant au vice-roi d'Egypte et au sultan de Turquie de régler la question d'Orient sans leur consentement, l'Angleterre faisait un traité avec la Russie, l'Autriche et la Prusse qui excluait virtuellement la France du concert européen. La nouvelle déchaîna une tempête en France.

En 1854, on retrouve les Anglais côte à côte avec les Français et les Turcs contre la Russie. Alors comme aujourd'hui l'Allemagne, la Russie tente d'obtenir la neutralité de l'Angleterre en lui offrant la succession possible de l'Egypte et de la Crête: mais l'Angleterre craignant l'installation des Russes à Constantinople, à cause de son empire des Indes, accepte plutôt les propositions de Napoléon III.

En 1859, c'est la France qui s'allie à l'Italie pour faire l'unité italienne. En 1864 c'est l'Italie qui s'allie à la Prusse contre l'Autriche. L'unité allemande se fait. Puis bientôt c'est la guerre franco-allemande où la France est écrasée, le développement de l'empire allemand l'extension de son influence extérieure par la triple-alliance en 1882, l'alliance franco-russe et finalement l'entente cordiale devenue la triple entente.

*P. Lauzon.*

## LES FRISONNIERS ALLEMANDS

### Ils sont si nombreux que la Belgique en envoie en France

Londres, 19.—Un problème embarrassant est celui de la garde des prisonniers. Bien qu'aucune grande bataille n'ait encore été livrée, plus de 5,000 Allemands ont déjà été faits prisonniers. Les Belges en ont envoyé un grand nombre en France. Quand les engagements sérieux auront commencé, engagements qui mettront sur le terrain peut-être deux millions d'hommes, le nombre des prisonniers sera si grand, qu'on ne saura réellement qu'en faire aussi bien en Belgique qu'en France.

nifestation me parut excessivement curieuse. C'était une théorie de gens de basse condition qui venaient sans tumulte avec une sorte de vénération dans le geste acclamer le patriarche. Et de cette foule s'échappait cette exclamation: "Vive le patriarche des Barcaroli!"

Cardinal et patriarche, il n'a jamais quitté les habitudes simples qu'il avait étant prêtre à Tombolo et à Salzano. Sa maison était modeste et pauvre, ses manières pleines d'humilité et de bonté. Il était l'ami, le conseil, l'aide, le soutien des pauvres et des petits. Les revenus de sa mense épiscopale ne suffisait pas à couvrir les dépenses de sa charité, et plusieurs fois il engagea au mont-de-piété de Venise la chaîne en or de sa croix pastorale et ses anneaux d'évêque.

Il releva et organisa canoniquement l'administration de la justice ecclésiastique, non seulement dans son diocèse, mais dans tout le patriarcat. Il était environné de l'amour et de la vénération de tout le clergé de son diocèse, qui voyait en lui un père et un apôtre. Animé d'un zèle toujours croissant, il ne dédaignait point de se rendre au chevet des malades et au confessionnal de la basilique de Saint-Marc pour le premier venu.

On sait que le Saint-Siège considère le roi d'Italie comme souverain légitime et donne comme instruction de le traiter comme tel dans toute l'Italie qui n'a pas fait partie des anciens d'Etat de l'Eglise.

Léon XIII, dit-on, croyait que le cardinal Sarto destiné à la tiare et l'incitait même à s'y préparer, en l'appelant le candidato della Serenissima. On a rapporté à ce propos une anecdote qui est à la fois la preuve des hautes vues de Léon XIII et de la douce modestie de Pie X. Pendant sa dernière visite au Vatican, le patriarche vint à parler du respect, de la vénération que les Vénitiens professaient pour le chef de la chrétienté, ajoutant que nulle part les voeux en faveur de la longévité et du bonheur du Pape n'étaient plus fervents ni plus unanimes qu'à Venise: "Hélas! fit Léon XIII, Nous avons parfois un pressentiment qui nous avertit qu'il faudra bientôt se rendre à l'appel du Seigneur, mais ce sera sans le moindre regret que Nous laisserons à une créature moins indigne l'honneur de représenter en ce monde l'autorité divine. Au reste, ajouta-t-il, vous Nous succéderez peut-être!"

Le cardinal Sarto accueillit ce compliment inattendu avec un étonnement sincère, et comme il se défendait, assurant qu'une pareille tâche serait au-dessus de ses forces, le Pontife ajouta: "Nous savons, mon fils, que vous pourriez rendre de grands services à l'Eglise, car vous possédez des qualités qui vous rendraient précieux pour elle!"

Il y avait dans le peuple vénitien quelque chose des pressentiments qui agitaient Léon XIII, car lorsque le cardinal prit le train pour Rome le 26 juillet 1903 pour assister au Conclave, une foule innombrable se trouva à la gare pour le saluer. Les prêtres, les associations catholiques, l'élite de la société mêlée au peuple et aux ouvriers, couvraient les rives du canal, les abords et le vestibule de la gare. Quand Son Eminence parut, cette multitude s'agita et éclata en applaudissements enthousiastes. Le patriarche pleurait, il essaya de dire quelques paroles en sanglotant. Pressé, porté par la foule, il gagna son wagon et donna sa bénédiction. Comme plusieurs saluaient déjà en lui l'élu du Conclave, il répondait avec cette bonhomie naturelle dont il ne s'est jamais départi: "Je compte si peu être élu, mes amis, que j'ai pris un billet d'aller et retour Venise-Rome."

Le Conclave a donné raison à la population de Venise, et les gondoliers de la ville de Saint-Marc ont, en apprenant l'élévation au souverain patriarcat du pasteur dont la bonté, le zèle apostolique, l'allure simple et bonne avaient séduit les âmes les plus rebelles, manifesté d'une manière naïve leur enthousiasme en appelant Pie X le Pape des barcaroli.

Le trait suivant que rapporte le correspondant romain du Figaro montre que, au Vatican, Pie X a conservé l'amour qu'avait le patriarche de Venise pour les petits et pour les humbles.

Une typographie, comme on sait, est annexée au palais du Vatican, et les ouvriers doivent souvent passer par la galerie des sculptures, qui donne accès à la cour de la Pigna. Au temps de Léon XIII, quand le Pontife descendait, par exemple, au jardin, personne ne devait se trouver sur son passage.

Pie X a levé cette prescription, et il aime, au contraire, causer en passant avec le personnel du palais. Or, ces jours-ci, comme le Saint-Père traversait la galerie en question, une jeune apprenti typographe qui se trouvait là par hasard se jette aux pieds du Pape et lui baise l'anneau. Très paternellement, le Saint-Père le caresse et le questionne sur ce qu'il fait et sur sa famille. L'enfant répond gentiment, et Pie X, lui tapant amicalement sur la tête, dit:

—Demain, tu viendras me voir, mon petit; nous causerons de tes parents.

Le directeur de la typographie, informé de l'incident, gronde le gamin de sa hardiesse, et, pour le punir, le renvoie chez son père en le suspendant de son travail pour huit jours.

Le Pape, ne voyant pas venir l'enfant le lendemain, interroge, s'informe, et on lui dit que le jeune apprenti est tombé malade et qu'il restera quelques jours à la maison.

—Hum! fait le Saint-Père, voilà une maladie un peu suspecte. Qu'on aille me chercher ce petit, je veux le voir.

Le directeur envoie chercher l'apprenti et lui fait la leçon:

—Tu sais, tu diras à Sa Sainteté que tu es malade, et aie bien soin de ne pas révéler que je t'ai puni, sinon je te chasse.

L'enfant est amené devant le Saint-Père:

—Eh bien! pourquoi n'es-tu pas venu comme je te l'avais dit?

—Saint-Père, répond l'enfant, d'une voix mal assurée, je suis tombé malade.

—Pourquoi mentir devant le Pape? dit Pie X en faisant la grosse voix. C'est très mal. Allons, dis-moi la vérité.

Alors, le petit tombe à genoux, et, tout en pleurs, raconte les choses comme elles sont arrivées.

Le Pontife relève l'enfant, le console:

—Retourne à ton travail, mio caro, et dis que le Pape le veut ainsi.

En même temps, le bon Pie X lui met dans la main un billet de 50 francs.

—Tu remettras cela à ton père.

Le directeur fut averti d'avoir à agir autrement vis-à-vis de ses ouvriers et que s'il malmenait l'enfant il serait renvoyé lui-même.

Dès son exaltation, le peuple de Rome dit que Pie X serait le Pape des pauvres, son instinct lui a fait deviner juste.

# LA DIRECTION GENERALE

**Elle est en France confiée au gouvernement alors que la "conduite des opérations" ne relève que de l'état-major général.**

Maintenant que la grande machine de la guerre a été mise en mouvement dans presque toute l'Europe, nos lecteurs nous sauront gré de leur donner des détails sur le fonctionnement de la "direction générale de la guerre", qu'il ne faut pas confondre avec la "conduite des opérations".

La guerre est le recours au droit de la force, "l'ultima ratio" de la politique. Donc, la "direction générale de la guerre" relève comme la politique elle-même, du gouvernement qui ne saurait abdiquer en d'autres mains les pouvoirs et les responsabilités qu'il tient de la constitution.

"Le gouvernement, dit le décret du 28 octobre 1913 sur la conduite des grandes unités, qui assume la charge des intérêts vitaux du pays, a seul qualité pour fixer le but politique de la guerre", c'est-à-dire pour déterminer les résultats à obtenir, conformément au plan général arrêté de concert avec les puissances alliées ou contractantes. But et plan ne vont pas l'un sans l'autre, car suivant l'expression de Napoléon: "On ne combat pas sans un but, on ne combat pas sans un plan."

Le plan général adopté vise l'ensemble des opérations à entreprendre sur "le théâtre de la guerre". Par la nature même de la guerre que nous avons à faire, ce théâtre de la guerre comprend plusieurs "théâtres d'opérations" tant sur terre que sur mer. Suivant le décret précité, le gouvernement "désigne l'adversaire principal contre lequel doit être dirigée la plus grande partie des forces. Il répartit en conséquence les moyens d'action et les ressources de toute nature et les met à l'entière disposition des généraux ou amiraux chargés du commandement en chef sur les divers théâtres d'opérations".

Ainsi donc, la mobilisation et la concentration de nos forces nationales de terre et de mer ont été prévues dans tous leurs détails, et sur chacun des théâtres des opérations, il y a un commandant en chef responsable de la conduite des armées sous ses ordres. Il a à sa disposition les forces et les ressources prévues par le plan de guerre. Ce commandant en chef jouit "de toute sa liberté d'action" pour atteindre le but qui est indiqué, car si à la guerre, sur un même théâtre d'opérations, l'unité de commandement et la liberté d'action sont d'une nécessité absolue, celui qui en est investi doit respecter la souveraineté du but qui lui est fixé.

Au cours de la campagne, le gouvernement, responsable de la direction générale de la ner, suivant les événements, les opérations se déroulant sur les divers théâtres d'opérations, en vue du but à atteindre. Il pourra, à un moment donné, avoir à réunir "sous un même commandement" les forces qui, après avoir agi sur des théâtres séparés, devraient ultérieurement combiner leurs efforts. Il lui appartient en outre de tenir les commandants en chef au courant des événements pouvant influer sur la direction générale de la guerre et, par suite, sur la conduite des opérations; de leur communiquer tous les renseignements dont il a connaissance sur les mouvements et la situation des armées belligérantes; de les ravitailler en hommes, vivres, armes, munitions, matériel de toute nature; de les débarrasser de tout ce qui peut entraver leurs opérations; d'assurer, en deçà de la zone des armées, la mise en état des places de deuxième et troisième lignes, des régions à organiser défensivement, la garde et la protection des voies ferrées, des établissements militaires ou autres concourant à la défense nationale et au maintien de l'ordre, etc., etc.

Cette énumération suffit à démontrer que la direction générale de la guerre intéresse pour ainsi dire tous les départements ministériels: affaires étrangères, guerre, marine, colonies, finances, intérieur, travaux publics, agriculture, commerce, postes et télégraphes. Le conseil des ministres, c'est-à-dire le gouvernement, constitue donc, à lui seul, le conseil supérieur, ou mieux, le "comité exécutif de la défense nationale", sous la présidence du président de la république qui, aux termes de la constitution, dispose des forces de terre et de mer, signe les traités, veille à l'exécution des lois, etc., etc. Mais pour que l'action de ce comité exécutif soit constante, rapide et fructueuse, il lui faut un organe de centralisation, de coordination, d'études, préparant ses délibérations, éclairant ses décisions pour les fins utiles. Le regretté général Langlois avait pensé à la création d'un état-major de la défense nationale. Si son projet n'a pas eu de suite, il n'en a pas moins contribué, en 1906, après la menace de Tanger, à la création du conseil supérieur de la défense nationale modifié successivement par les décrets des 28 juillet 1911 et 22 juin 1913.

Ce conseil a donc pris, dès la déclaration de guerre, le titre de "comité exécutif de la défense nationale"

Il a pour mission d'assurer la coopération des divers ministères à la direction générale de la guerre. Il comprend tout le conseil des ministres à qui échoit la charge et la responsabilité des intérêts vitaux du pays. Son fonctionnement est permanent. Il se réunit sous la présidence du président de la république.

Une commission d'études étudie et prépare toutes les questions qui doivent être soumises aux délibérations et aux décisions du conseil.

Cette commission, dont tous les membres ont voix consultative, est composée des membres du conseil supérieur actuel de la défense nationale en y remplaçant le chef d'état-major général de l'armée, devenu commandant en chef du groupe principal de nos armées, et le vice-amiral inspecteur des escadres, devenu commandant de nos forces navales les plus importantes, par un ancien membre du conseil supérieur de la guerre et un ancien membre ou un membre actif du conseil supérieur de la marine. Il importe, en effet, quel que soit le mérite de nos ministres actuels de la guerre et de la marine, d'adjoindre à chacun d'eux une haute autorté militaire ou navale qui, non pourvue d'emploi, aura néanmoins conservé toute son activité physique, intellectuelle et morale, car la tâche de ces ministres sera exclusivement lourde. Il ne s'agit pas seulement, en effet, de l'administration de la guerre et de la marine, ni de pourvoir, au cours des opérations, nos armées et nos escadres de tout ce qui leur sera nécessaire pour réparer leurs pertes ou leurs avaries, il s'agit de la direction générale de la guerre, c'est-à-dire de l'emploi de nos forces nationales de terre et de mer pour nous assurer la victoire.

Mais, dira-t-on, c'est revenir à l'ancien conseil aulique de la maison d'Autriche? Non. Il ne s'agit pas pour notre gouvernement, constitué en comité exécutif de la défense nationale, de conduire les opérations, de se substituer à nos généraux et à nos amiraux; il s'agit de coordonner l'action de toutes nos forces de terre et de mer mobilisées et l'emploi de toutes nos ressources pour le salut de la patrie.

Possédions-nous un homme ayant le génie organisateur et militaire d'Alexandre, de César, de Charlemagne ou de Napoléon, il ne suffirait pas à la tâche à la fois de diriger la guerre que nous avons à faire, et de conduire les opérations.

Puisque la France a tiré son épée, soyons tous unis dans notre foi patriotique, ayons confiance dans notre gouvernement et dans les chefs de nos armées, ayons tous la volonté inébranlable de vaincre, et nos vaillantes troupes ramèneront la victoire sous nos drapeaux.



# LE FAIT D'ARMES DU LIEUTENANT BRUYANT

**Nouveaux détails sur l'exploit de l'officier français et de ses six dragons**

Paris, 19.—Le lieutenant Bruyant, qui vient de recevoir la première croix de la Légion d'honneur de cette guerre, est aujourd'hui envié par tous les Français. Toutes les femmes qui ont un mari, un fils ou un fiancé à l'armée font des prières pour qu'il ait l'occasion d'en faire autant.

Un témoin oculaire publie aujourd'hui un compte rendu complet de cet exploit. Il prouve que les hommes sous les ordres du lieutenant ont droit à leur part de gloire, car ce fut une rude affaire:

Vers 3 h. 30, par un chaud après-midi, le lieutenant et ses six dragons étaient en reconnaissance près de la frontière. Tout à coup ils aperçurent un groupe de cavaliers en mouvement à une certaine distance, et le reconnurent comme étant une patrouille de 27 uhlans. Tout d'abord, en dépit de la différence numérique des deux troupes, les dragons voulurent se précipiter sur les uhlans, mais le lieutenant Bruyant, trop bon officier pour agir à la légère, les maintint prudemment en place. Quelques coups de carabine furent échangés, un uhlan tomba, et la patrouille allemande battit en retraite. Quoique quatre contre un ils ne tenaient pas à engager la lutte.

Les Français les suivirent résolument, mais les Allemands conservèrent leur avance, trottant ou galopant lorsque les dragons prenaient le trot ou le galop. Il était évident qu'ils essayaient de gagner un abri.

Le lieutenant Bruyant se rendit bientôt compte qu'ils cherchaient à atteindre un bois où ils pourraient se mettre à couvert. Il n'y avait pas une minute à perdre, car si les Allemands atteignaient le bois ils lui échappaient. C'était le moment de donner libre cours à l'ardeur de ses hommes. Il tire son sabre, donne un ordre et charge. Tous les sept, éperonnant leurs chevaux, tombent sur les uhlans en poussant les cris de défi.

Cette attaque enragée démoralisa les Allemands qui n'opposèrent qu'une faible résistance; l'un d'eux fut tué d'un coup de lance, l'officier fut abattu d'un coup de sabre par Bruyant au moment où il tirait son revolver de ses fontes; six autres furent blessés ou démontés; les autres prirent la fuite en désordre.

Le combat ne dura qu'une minute, son souvenir lui survivra pendant des siècles, aussi longtemps que la France se souviendra de l'élan et de la bravoure de ses enfants.



# LE GENERAL DE CASTELNAU

Le général de Curières de Castelnau est né le 24 décembre 1851 à Saint-Affrique (Aveyron).

Il entra à l'Ecole de Saint-Cyr en 1869. Sous lieutenant pendant la guerre, le 14 août 1870, il fut attaché d'abord au 31e d'infanterie, puis au 36e de marche, avec le grade de lieutenant; le 27 octobre, il était capitaine; de Castelnau assista, avec son régiment, aux combats de Torsay, de Saint-Maximim, de Chambord, de Montlivant, du Mans, etc.

Quand la paix fut signée, il suivit son régiment à Châtellerault, à Poitiers, puis à l'armée de Versaille, et se battit dans les rues de Paris pendant quatre jours.

La commission des grades, en 1872, remit le capitaine au grade de lieutenant avec lequel il servit au 45e régiment d'infanterie, où il fut nommé capitaine en 1876.

Après avoir suivi les cours de l'Ecole de guerre pendant les années 1878-1879, il fut successivement appelé au 59e d'infanterie, à l'état-major de la 36e division d'infanterie, puis à l'état-major du 17e corps d'armée. Chef de bataillon en 1889, il quitta Toulouse en 1896 pour être affecté à Paris à l'état-major de l'armée (1er bureau), avec le grade de lieutenant-colonel; il y fut nommé chef de bureau, en remplacement du colonel Delanne.

Affecté en 1900, comme colonel, au 37e d'infanterie à Nancy, puis au 148e, il fut nommé adjoint au commandant supérieur de la défense de Belfort.

Général de brigade en 1906, il commanda la 24e brigade d'infanterie à Sedan, puis la 7e brigade à Soissons; comme divisionnaire en 1909 à la 13e division d'infanterie à Chaumont. Il quitta le commandement pour venir à Paris à l'état-major général. Il est sous-chef d'état-major de l'armée et, en cette qualité, commande probablement l'armée de l'Est.

# BLESSES FRANCAIS ET PRISONNIERS ALLEMANDS

**Les Français regretent d'être Les Français regrettent d'être éloigné du champ de bataille; les Allemands sont heureux de n'avoir plus à compattre**

Paris, 19.—Un train amenant de la frontière des blessés français et un grand nombre de prisonniers allemands est arrivé aujourd'hui à Champigny.

L'arrivée de ce train a permis de faire une comparaison du moral des soldats français et des soldats allemands. Cette comparaison est toute à l'avantage des Français.

Ceux-ci étaient pleins d'entrain; ils ne regrettaient qu'une chose: être, à cause de leurs blessures, éloignés du champ de bataille.

Par contre, les prisonniers allemands ont déclaré qu'ils étaient contents de n'avoir plus à se battre et d'être maintenant à l'abri des coups de feu jusqu'à la fin de la guerre, qu'ils considéraient comme absurde.

Ils ont ajouté que les soldats allemands étaient mal nourris et qu'il y avait de nombreux éclopés dans leurs rangs.

On affirme que, dans plusieurs villes allemandes, de graves émeutes se sont produites; beaucoup d'Allemands protestent contre la guerre, qui, disent-ils, est une guerre voulue par le parti militaire.

Un incident frappant s'est produit hier à Reims. Il démontre bien l'état d'esprit et la délicatesse des officiers français:

Un prisonnier allemand apercevant des troupes partant pour la frontière, cria: "Vive la France!"

L'officier français qui gardait les prisonniers lui imposa immédiatement le silence.

# ACTES DE CRUAUTE DES ALLEMANDS

**Ils incendient les villages et fouillent les habitants**

Paris, 19.—La liste des atrocités commises par les Allemands s'allonge de jour en jour.

A Villerupt, petit village de Meurthe et Moselle, situé près de la frontière du Luxembourg, ils viennent de fusiller plusieurs habitants après avoir mis le feu à l'église.

Le curé du village de Spillon, dans la Meuse, canton de Spincourt, raconte que le 10 août dernier, une patrouille composée de quinze hommes, s'arrêta devant le presbytère.

Les Allemands lui donnèrent l'ordre de sortir. Comme le curé refusait, ils pénétrèrent et, faisant preuve d'une brutalité inouïe le conduisirent à coups de crosse devant leur général.

Avant de quitter le village, ils y mirent le feu et forcèrent le brave curé à regarder le village en flammes, lui disant: "Les Français sont des sauvages."

Les Allemands ayant été obligés de battre en retraite, le curé de Pillon parvint à s'échapper.

Le consul de France à Breslau est arrivé en Hollande; lui aussi eut à souffrir des mauvais traitements des Allemands. Il fut emprisonné pendant trois jours au bout desquels il fut reconduit par des gendarmes jusqu'à la frontière hollandaise.

Le consul de France à Hambourg est arrivé aujourd'hui. Il dut passer par le Danemark, la Norvège et l'Angleterre.

L'attaché militaire de France à Berlin est également arrivé après avoir été obligé de passer par la Norvège et l'Angleterre.

Une dépêche de Rome annonce l'arrivée au Vatican du ministre de Russie. Le ministre fut retenu prisonnier par les Allemands dans la gare de Munich. Pendant deux jours les soldats allemands lui firent subir un traitement odieux.

* * *

Londres, 19.—Une dépêche de l'agence Reuter de Bruxelles, dit que les artilleurs de la garde nationale de Verviers racontent que pendant l'entrée des Allemands à Verviers un coup de feu tua un soldat, et qu'en représailles la rue entière, dans laquelle le coup de feu avait été tiré, fut dévastée, et les maisons rasées.

# CYNISME ALLEMAND

Berlin, 18.—Le Wolf bureau, agence des nouvelles semi-officielles en Allemagne, publie la note suivante:

"La conduite des civils russes, dans les endroits dont nous nous sommes emparés, comme celle de la population belge, envers les troupes allemandes, est contraire aux lois internationales.

# LES OPERATIONS MILITAIRES EN BELGIQUE

**La retraite des Belges sur Anvers n'est qu'une manoeuvre stratégique. — Les Anglais et les Belges occupent les positions qui leur sont assignées**

Londres, 21.—Le manque presque complet de nouvelles provenant du théâtre de la guerre est une preuve évidente que de grands événements se préparent.

L'information suivante a été communiquée cet après-midi par le bureau officiel de renseignements:

"L'armée belge ayant eu à résister à des forces supérieures, s'est repliée.

"Les troupes belges se sont comportées admirablement: elles ont retardé l'avance de l'ennemi et ont permis aux alliés d'achever leur concentration.

"Les troupes anglaises, ajoute une dépêche de Paris, gagnent, à marches forcées, les positions qui leur ont été indiquées; quant aux Français, ils occupent, dès maintenant, celles qui leur ont été assignées pendant l'exécution du plan de l'état-major.

"On assure que la situation générale des armées alliées est telle que, dans les milieux militaires les mieux informés, on affirme que les Allemands se trouvent maintenant dans une situation fort critique.

* * *

### LES ALLIES ATTENDENT SUR LEURS POSITIONS

Paris, 22.—D'après les dépêches officielles reçues de Bruxelles, il résulte que, à l'est de la Meuse, des forces allemandes importantes occupent la ligne Dinant-Neufchâteau, et que d'autres troupes allemandes continuent à traverser la Meuse entre Namur et Liége, dont les forts tiennent toujours, malgré un bombardement terrible.

L'avant-garde allemande atteint la vallée de la Dyle et l'armée belge commence son mouvement de retraite sur Anvers, tandis que les troupes alliées attendent sur leurs positions.

Les troupes de couverture belges se replient sur l'armée principale, ayant accompli leur mission, qui était de résister aussi longtemps que possible à l'avance de l'ennemi, en lui disputant le terrain pouce par pouce.

La cavalerie, l'artillerie et l'infanterie allemandes avancent leurs lignes jusqu'à la rivière de la Gette, et l'on aperçoit des patrouilles prussiennes au nord de Turnhout, au nord-ouest d'Anvers, près de la frontière hollandaise. Les engagement qui se sont produits se relient intimement aux opérations actuelles très importantes des alliés.

Des forces imposantes françaises et belges, massées dans la région de Gembloux repoussent l'avant-garde ennemie; les avant-postes des deux armées prennent contact.

Dans la région d'Anvers la cavalerie de la défense mobile repousse un détachement de cavalerie allemande.

Il est plus que vraisemblable qu'un voile épais serâ dorénavant jeté sur le théâtre des opérations.

* * *

### LA MARCHE DES ALLEMANDS SUR BRUXELLES

Bruxelles, 21.—L'ennemi est proche de la ville. Quatre hôpitaux sont remplis déjà de soldats blessés. Les aéroplanes allemands ont fait des reconnaissances au-dessus de la ville, dès le coucher du soleil.

La cavalerie est fréquemment dans la région et au-delà de la forêt du Soignes qui borde la ville. Cette forêt est probablement l'endroit d'où viendra l'attaque, d'après l'avis de beaucoup, et un réseau de tranchées a été installé le long des bois.

Elles sont occupées par les citoyens et la garde civique.

La forêt de Soignes, située au sud-est de Bruxelles, s'étend dans la direction de Wavre, où de sérieux combats ont été signalés.

Des comptes-rendus authentiques nous annoncent un engagement près de Charleroi.

Les Belges, prétendent que 6,000 Allemands ont été tués dans ce combat.

* * *

### LE SECRET DES OPERATIONS MILITAIRES

Le secret des opérations militaires est si strict que les nouvelles de la guerre ne peuvent être expédiées que par poste.

Les journaux belges, en raison de la censure rigide, ont cessé de fournir des nouvelles de la guerre. Ils publient les affaires locales, qui n'ont aucun rapport avec la guerre.

L'envoi de la correspondance a été également suspendu.

Un ordre vient de paraître, supprimant les passeports des journalistes. Outre cela, il est impossible aux correspondants de sortir de la ville.

Le peuple ne semble pas des plus excités à l'idée de se battre dans les rues. La foule est calme et se rend à ses affaires comme d'ordinaire.

Les Allemands ont attaqué de nouveau Diest.

Après avoir pillé la gare, ils bombardèrent la ville, de laquelle tous les habitants ont fui.

* * *

### UN VIF COMBAT A AERSCHOT

Londres, 21.—Voici le contenu de la dépêche envoyée de Gand à la Reuter News Agency:

"Le combat qui s'est livré hier à Aerschot, au nord-ouest de Bruxelles, a été acharné.

"L'apparition de deux aéroplanes allemands a fait comprendre tout d'abord que les Allemands, qui avaient été repoussés la veille avaient l'intention de renouveler l'attaque.

Les aviateurs allemands, sans s'élever à une grande hauteur, se sont contentés d'examiner les positions de l'ennemi, et sont revenus rendre compte de la mission qu'ils avaient reçue.

Peu après l'infanterie allemande, soutenue par des mitrailleuses et une nombreuse artillerie, a commencé l'attaque.

Les troupes belges se virent alors assaillies par un ennemi très supérieur en nombre, mais opposèrent une résistance désespérée.

Allemands et alliés se sont battus comme des démons, aussi la bataille se changea-t-elle bientôt en une véritable boucherie.

Deux régiments belges qui s'étaient déjà distingués au moment de l'attaque des forts de Liége, ont tenu les Allemands en échec pendant deux heures.

Des deux côtés, quand sonna la retraite, les pertes étaient importantes.

Le major Gilson, dont le nez avait été brisé par un obus, prit le commandement de l'arrière-garde belge qui s'était défendue avec tant de courage, que des 288 hommes qui la composaient sept seulement sont revenus.

Quand le major Gilson arriva à Gand, un ami lui donna l'idée de télégraphier à son père. Tout d'abord il refusa, faisant observer que son père serait informé de la blessure qu'il avait reçue par les journaux. Finalement il consentit en disant:

"Je suis à Gand. Ne vous inquiétez pas de moi. Je rejoindrai bientôt mon régiment.

Le correspondant de Bruxelles ajoute: "Les Allemands semblent s'avancer dans la direction d'Anvers."

Tout mouvement arrière de l'armée belge dans cette direction peut être expliqué comme étant une manoeuvre stratégique, qui amènera bientôt la déroute de l'ennemi.

# SERBES ET MONTENEGRINS

**Les forces monténégrines forment un corps d'armée dans l'armée serbe**

Londres, 20.—Si l'on en croit le correspondant du "Chronicle" à Milan, le gros des troupes monténégrines aurait été incorporé comme corps d'armée supplémentaire dans l'armée serbe. Toutes ces troupes ont pénétré dans l'Herzégovine, près de Trebinje.

Les insurgés albanais avancent rapidement. Ils occupent actuellement Fiera et se dirigent sur Valona, ville du sud, située sur le golfe d'Avlona, dans l'Adriatique.

Le correspondant de la Reuter Telegram Cie, à Saint-Pétersbourg, fait savoir que le grand-duc Nicolas, qui commande l'armée russe, a envoyé une lettre au prince Alexandre de Serbie, rédigée en ces termes:

"Je viens d'apprendre la brillante victoire remportée par l'armée serbe, et j'envoie à tous les soldats slaves mes félicitations sincères, pour la première victoire que Dieu leur a fait remporter. L'armée russe acclame et pousse des vivats en l'honneur des Serbes victorieux."

# ILS N'ONT PAS CHANGE DEPUIS BAZEILLES

**Les actes de cruauté des Allemands se multiplient: Prisonniers maltraités, habitants fusillés, jeunes filles violentées, blessés achevés.**

Paris, 23.—On continue à recevoir, ici, de source digne de foi, des récits d'actes révoltants de cruauté commis par les Allemands. Ni les biens ni les personnes des non-combattants ne sont respectés: les prisonniers de guerre, les blessés eux-mêmes, sont victimes de traitements odieux.

De Belfort parvienennt aujourd'hui les nouvelles suivantes:

"Dans notre region, les Allemands ayant fait prisonniers un certain nombre de soldats français, les ont déshabillés et placés devant leurs lignes pour les exposer aux balles françaises.

"Avec d'autres prisonniers, les Allemands se sont livrés à un jeu cruel: les malheureux Français étaient jetés dans un canal, repêchés, puis jetés de nouveau à l'eau."

Un blessé français soigné à Besançon dit que les Allemands l'ont frappé à coups de crosses de fusil et piétiné. Ils ont achevé plusieurs blessés à côté de lui.

A Magny, les Allemands ont fusillé un enfant de sept ans qui avais mis en joue les soldats d'une de leurs patrouilles—avec un fusil de bois!

Les Allemands ont cherché à justifier, par anticipation, leurs brutalités, en prétendant que des civils tiraient sur eux, contrairement aux lois de la guerre. Or, à Cernay (Haute-Alsace), des civils allemands ont tiré sur nos troupes.

En pareil cas, nos ennemis, au lieu de punir les coupables seuls, s'en prennent à toute une localité et vengent la mort d'un des leurs par l'exécution de plusieurs habitants et l'incendie d'un grand nombre de maisons—quand ce n'est pas toute la localité.

A Cernay, les Français n'ont arrêté que ceux qui avaient été pris les armes à la main: ils passeront en conseil de guerre.

A Orsmael (Belgique) les Allemands ont pendu un vieillard et brûlé son corps; ils ont violenté plusieurs jeunes filles.

Le correspondant à Berne du "Times", de Londres, rapporte ce qui suit:

"Les Allemands ont brûlé la ville de Bitschwiller (Haute-Alsace) et fait sauter toutes ses fabriques, sous prétexte que les habitants avaient tiré sur une patrouille."

Une dépêche de la Haye (Hollande), dit que les Allemands ont achevé la destruction de Visé (Belgique), en mettant le feu aux dernières maisons que leur précédent incendie avait épargnées. Tous les habitants ont été chassés et se sont réfugiés en Hollande: quatorze d'entre eux sont morts en chemin. Les Allemands, disent les réfugiés, ont juré la complète destruction de Visé, parce que plusieurs coups de feu ont été tirés de cete localité et ont tué quelques soldats: mais les habitants de Visé assurent que ces coups de fusil ont été tiré par les Allemands qui, par erreur, ont fait feu sur leurs propres troupes. Avant de mettre le feu à la ville, les Allemands en ont chassé les habitants, qu'ils ont poursuivis à la baïonnette.

Cependant, toutes ces horreurs ne sont rien, à côté de la scène hideuse qui s'est déroulée à Hanovre.

Voici ce que rapporte une dépêche de Rennes, transmise par l'agence Reuter:

"Mme Guillon, domiciliée à Combourg (Ille-et-Vilaine) vient d'arriver à Rennes, et elle a fait le récit suivant de la mort de son mari et de son enfant, tués à Hanovre, dans d'horribles circonstances. La malheureuse femme, en proie à la plus émouvante douleur, a dit:

—Nous avons été expulsés, le 2 août, de Kolberg (province de Poméranie) et nous avons tenté de gagner la France en passant par la Suisse. Mais on nous a fait rebrousser chemin et on nous a obligés à quitter l'Allemagne par la Hollande.

"En arrivant à Hanovre, mon mari et moi, nous fûmes arrêtés comme espions et lapidés par la foule, malgré les efforts de la police. On nous vola notre argent. Mon mari, malheureusement, perdit son sang-froid et cria: "Vive la France! Vive l'Angleterre!" Il fut aussitôt abattu d'un coup de fusil.

"Deux jeunes gens qui étaient avec nous, ayant également crié: "Vive la France!" furent fusillés sur le champ.

"Enfin, notre enfant, qui portait un béret avec l'inscription "France", fut arraché de mes bras et lancé sur le pavé, où il s'écrasa le crâne.

"Mon beau-frère fut arrêté et emprisonné. Quant à moi, je réusssis à m'échapper et à gagner la Hollande."

Une déclaration officielle publiée ce soir, dit:

"Quand nos troupes chassèrent les Bavarois de Blamont, on trouva des affiches placardées sur les murs du village disant que le maire et les principaux habitants du pays seraient fusillés le lendemain matin.

"Seule la brusque attaque des Français, qui les obligèrent à une retraite précipitée, empêcha les Bavarois de mettre leur projet à exécution."







## UNE MERE FRANCAISE

**Apprenant que ses quatre fils ont été tués, elle dit: "Je suis fière de les avoir donnés à la patrie"**

Paris, 22.—Une femme, qui avait ses quatre fils sous les drapeaux, se promenait lentement devant l'entrée d'un des bureaux de la municipalité chargés de faire connaître officiellement aux familles la mort, les blessures ou la disparition de leurs chefs absents.

D'une pâleur excessive, un torrent de larmes n'aurait pu exprimer l'émotion qu'elle semblait ressentir.

Un ami, s'avançant vers elle, lui dit alors:

—Avez-vous de bonnes nouvelles? Je suis si heureux de savoir que mon Jean a été épargné par les balles ennemies!

—Oui, tous sont sauvés, répondit-elle et reposent dans le sein de Dieu! Je suis fière de les avoir donnés à la patrie!

## LA GUERRE AERIENNE

**Pégoud, ayant un officier observateur à bord de son aéroplane, couvre 300 kilomètres en territoire allemand**

Paris, 20.—Pégoud, l'aviateur français bien connu, est rentré à Paris, venant du théâtre de la guerre, pour se procurer un nouvel aéroplane. Au cours d'un vol de 300 kilomètres accompli au-dessus de l'Allemagne, Pégoud, accompagné d'un observateur militaire, eut les ailes de sa machine criblées par 97 balles et deux obus.

Pegoud dit qu'en traversant le Rhin, au retour, l'officier qui l'accompagnait lança des bombes sur deux convois allemands et réussit à les détruire.

Pégoud ajouta qu'un autre aviateur militaire, le capitaine Finck, a détruit, près de Metz, un hangar dans lequel était abrité un Zeppelin et 3 aéroplanes.




—Oui, et grâce à elle je pourrai épouser un jeune homme de vingt-six ou vingt-huit ans que j'aimerai.

—Taisez-vous, méchante.

Et Cornélius parvint à saisir les doigts de la jeune fille, ce qui fit, sinon changer de conversation, du moins succéder le silence au dialogue.

Ce soir-là Cornélius fut le plus heureux des hommes. Rosa lui laissa sa main tant qu'il lui plut de la garder, et il parla tulipe tout à son aise.

A partir de ce moment, chaque jour amena un progrès dans la tulipe et dans l'amour des deux jeunes gens. Une fois c'étaient les feuilles qui s'étaient ouvertes, l'autre fois c'était la fleur elle-même qui s'était nouée.

A cette nouvelle la joie de Cornélius fut grande, et ses questions se succédèrent avec une rapidité qui témoignait de leur importance.

—Nouée, s'écria Cornélius, elle est nouée!

—Elle est nouée, répéta Rosa.

Cornélius chancela de joie et fut forcé de se retenir au guichet.

—Ah mon Dieu! exclama-t-il

Puis revenant à Rosa:

—L'ovale est-il régulier, le cylindre est-il plein, les pointes sont-elles bien vertes?

—L'ovale a près d'un pouce et s'effile comme une aiguille, le cylindre gonfle ses flancs, les pointes sont prêtes à s'entr'ouvrir.

Cette nuit-là Cornélius dormit peu, c'était un moment suprême que celui où les pointes s'entr'ouvriraient.

Deux jours après, Rosa annonçait qu'elles étaient entr'ouvertes.

—Entr'ouvertes, Rosa, s'écria Cornélius, l'involucrum est entr'ouvert! mais alors on voit donc, on peut distinguer déjà!

Et le prisonnier s'arrêta haletant.

—Oui, répondit Rosa, oui, l'on peut distinguer un filet de couleur différente, mince comme un cheveu

—Et la couleur? fit Cornélius en tremblant.

—Ah! répondit Rosa, c'est bien foncé.

—Brun?

—Oh! plus foncé.

—Plus foncé, bonne Rosa, plus foncé! merci. Foncé comme l'ébène, foncé comme...

—Foncé comme l'encre avec laquelle je vous ai écrit.

Cornélius poussa un cri de joie folle.

Puis s'arrêtant tout à coup:

—Oh! dit-il en joignant les mains. Oh! il n'y a pas d'ange qui puisse vous être comparé, Rosa.

—Vraiment! dit Rosa, souriant à cette exaltation.

—Rosa, vous avez tant travaillé, Rosa, vous avez tant fait pour moi: Rosa, ma tulipe va fleurir, et ma tulipe fleurira noire. Rosa, Rosa, vous êtes ce que Dieu a créé de plus parfait sur la terre!

—Après la tulipe cependant?

—Ah! taisez-vous, mauvaise. Taisez-vous, par pitié, ne me gâtez pas ma joie. Mais, dites-moi, Rosa, si la tulipe en est à ce point dans deux ou trois jours elle va fleurir.

—Demain ou après-demain, oui.

—Oh! et je ne la verrai pas, s'écria Cornélius, en se renversant en arrière, et je ne la baiserai pas comme une merveille de Dieu qu'on doit adorer, comme je baise vos mains, Rosa, comme je baise vos cheveux, comme je baise vos joues, quand par hasard elles se trouvent à portée du guichet.

Rosa approcha sa joue, non point par hasard, mais avec volonté: les lèvres du jeune homme s'y collèrent avidement.

—Dame! je la cueillerai si vous voulez, dit Rosa.

—Ah! non! non! Sitôt qu'elle sera ouverte, mettez-la bien à l'ombre, Rosa, et à l'instant même, à l'instant, envoyez à Harlem prévenir le président de la Société d'horticulture que la grande tulipe noire est fleurie. C'est loin, je le sais bien, Harlem, mais avec de l'argent vous trouverez un messager. Avez-vous de l'argent, Rosa?

Rosa sourit.

—Oh oui! dit-elle.

—Assez? demanda Cornélius.

—J'ai trois cents florins.

—Oh! si vous avez trois cents florins, ce n'est point un messager qu'il vous faut envoyer, c'est vous-même, vous-même, Rosa, qui devez aller à Harlem.

—Mais pendant ce temps, la fleur...

—Oh! la fleur, vous l'emporterez, vous comprenez bien qu'il ne faut pas vous séparer d'elle un instant.

—Mais en ne me séparant point d'elle, je me sépare de vous, monsieur Cornélius, dit Rosa attristée.

—Ah! c'est vrai, ma douce, ma chère Rosa. Mon Dieu! que les hommes sont méchants, que leur ai-je donc fait et pourquoi m'ont-ils privé de la liberté! Vous avez raison, Rosa, je ne pourrais vivre sans vous. Eh bien, vous enverrez quelqu'un à Harlem, voilà; ma foi! le miracle est assez grand pour que le président se dérange: il viendra lui-même à Loevestein chercher la tulipe.

Puis, s'arrêtant tout à coup et d'une voix tremblante:

—Rosa! murmura Cornélius, Rosa! si elle allait ne pas être noire.

—Dame! vous le saurez demain ou après-demain soir.

—Attendre jusqu'au soir, pour savoir cela, Rosa! je mourrai d'impatience. Ne pourrions-nous convenir d'un signal?

—Je ferai mieux.

—Que ferez-vous?

—Si c'est la nuit qu'elle s'entr'ouvre, je viendrai, je viendrai vous le dire moi-même. Si c'est le jour, je passerai devant la porte et vous glisserai un billet, soit dessous la porte, soit par le guichet, entre la première et la deuxième inspection de mon père.

—Oh! Rosa, c'est cela! un mot de vous m'annonçant cette nouvelle, c'est-à-dire un double bonheur.

—Voilà dix heures, dit Rosa, il faut que je vous quitte.

—Oui! oui! dit Cornélius, oui! allez, Rosa, allez!

Rosa se retira presque triste Cornélius l'avait presque renvoyée.

Il est vrai que c'était pour veiller sur la tulipe noire.

### XXII

*Epanouissement*

La nuit s'écoula bien douce, mais en même temps bien agitée pour Cornélius. A chaque instant il lui semblait que la douce voix de Rosa l'appelait: il s'éveillait en sursaut, il allait à la porte, il approchait son visage du guichet: le guichet était solitaire, le corridor était vide.

Sans doute Rosa veillait de son côté: mais, plus heureuse que lui elle veillait sur la tulipe, elle approchait son visage du guichet: cette merveille des merveilles, non seulement inconnue encore, mais crue impossible.

Qu dirait le monde lorsqu'il apprendrait que la tulipe noire était trouvée, qu'elle existait, et que c'était van Baerle le prisonnier qui l'avait trouvée?

Comme Cornélius eût envoyé loin de lui un homme qui fût venu lui proposer la liberté en échange de sa tulipe!

Le jour vint sans nouvelles. La tulipe n'était pas fleurie encore.

La journée passa comme la nuit.

La nuit vint et avec la nuit Rosa joyeuse, Rosa légère comme un oiseau.

—Eh bien? demanda Cornélius

—Eh bien! tout va à merveille Cette nuit sans faute votre tulipe fleurira!

—Et fleurira noire?

—Noire comme du jais

—Sans une seule tache d'une autre couleur?

—Sans une seule tache.

—Bonté du ciel! Rosa, j'ai passé la nuit à rêver, à vous d'abord...

Rosa fit un petit signe d'incrédulité.

—Puis à ce que nous devions faire.

—Eh bien?

—Eh bien! voilà ce que j'ai décidé. La tulipe fleurie, quand il sera bien constaté qu'elle est noire et parfaitement noire, il vous faut trouver un messager.

—Si ce n'est que cela, j'ai un messager tout trouvé

—Un messager sûr?

—Un messager dont je réponds, un de mes amoureux.

—Ce n'est pas Jacob! j'espère.

—Non, soyez tranquille. C'est le batelier de Loevestein, un garçon alerte, de vingt-cinq à vingt-six ans.

—Diable!

—Soyez tranquille, dit Rosa en riant, il n'a pas encore l'âge, puisque vous-même vous avez fixé l'âge de vingt-six à vingt-huit ans.

—Enfin, vous croyez pouvoir compter sur ce jeune homme?

—Comme sur moi, il se jetterait de son bateau dans le Wahal ou dans la Meuse, à mon choix, si je le lui ordonnais.

—Eh bien, Rosa, en dix heures ce garçon peut être à Harlem, vous me donnerez un crayon et du papier, mieux encore serait une plume et de l'encre, et j'écrirai, ou plutôt vous écrirez, vous: moi, pauvre prisonnier, peut-être verrait-on, comme voit votre père, une conspiration là-dessous. Vous écrirez au président de la Sciéoté d'horticulture, et, j'en suis certain, le président viendra.

—Mais s'il tarde?

—Supposez qu'il tarde un jour, deux jours même; mais c'est impossible, un amateur de tulipes comme lui ne tardera pas une heure, pas une minute, pas une seconde à se mettre en route pour voir la huitième merveille du monde. Mais, comme je le disais, tardât-il un jour, tardât-il deux,

# EN PROVINCE

## LE PAS

Sa Grandeur Mgr Charlebois, ainsi que les messieurs qui l'accompagnaient sont de retour dans notre ville de Le Pas, de leur expédition sur la rivière Carotte. Ces messieurs étaient partis le 4 août pour aller visiter les terrains longeant les bords de la rivière Carotte. Leurs rapports sur cette expédition sont des plus favorables. Ils disent: "Nous [illegible] le nom [illegible] à trouver des terrains aussi riches; c'est vraiment regrettable de voir un pays [illegible] inoccupé." Ils ont remarqué [illegible] sur une distance de [illegible] milles et la qualité du terrain reste toujours la même. Elle est toujours aussi bonne, et [illegible] des deux côtés de la rivière.

Par le même chemin [illegible] à [illegible], la qualité exceptionnelle de ces terrains vaudrait la peine d'être prise en considération.

M. D. E. de Trémaudan, Le Pas se fera toujours un plaisir de donner des renseignements plus complets à quiconque désirerait en obtenir.

* * *

Une dizaine de réservistes français quittaient Le Pas, la semaine dernière, pour rejoindre leurs régiments; quatre Belges les accompagnaient, partant eux aussi pour défendre leur patrie.

* * *

Le R. P. Fafard est de retour d'un voyage de Port-Nelson: il était parti à la fin de mai, envoyé par S. G. Mgr O. Charlebois, à la demande des catholiques employés dans les travaux que le Gouvernement fait exécuter à cet endroit. Ces catholiques sont au nombre de quarante; tous sont de langue anglaise, et tous se sont approchés des Sacrements après avoir suivi avec beaucoup de zèle et de piété les saints exercices de la Mission. Chaque matin, la messe se disait à 6 heures et demie, elle était suivie d'une instruction, et, le soir, à huit heures, il y avait encore une instruction.

La première messe à Port-Nelson a été célébrée le 2 juillet, fête de la Visitation de la Très Sainte Vierge; le dimanche suivant, il y a eu messe solennelle chantée avec beaucoup d'entrain par ces bons catholiques dont la ferveur a rempli de consolation le coeur du Missionnaire. Avant de quitter Port-Nelson, le R. P. Fafard, toujours prévenant et aimable, nous adressait un marconigramme annonçant l'heureux résultat de son voyage et précisant le 1er août comme date de son retour.

De fait, le 1er août, à une heure de l'après-midi, notre cher père descendait du train et nous avons le plaisir de lui serrer la main. De Port-Nelson à Cross Lake, la distance est de 400 milles et le révérend Père a fait le trajet en canot en compagnie de deux [illegible]; de Cross Lake à Selkirk, il a voyagé en bâteau à vapeur et de Selkirk à Le Pas, en chemin de fer. Nous sommes heureux de voir notre dévoué Pasteur complètement rétabli de sa maladie de l'hiver dernier et enchanté de son voyage. Le R. P. nous informe aussi que lors de son départ il a salué trois Canadiens-français venant de Montréal.

* * *

Le R. P. Rossignol était de passage à l'évêché ces jours derniers; il prenait le train mardi dernier, en route pour Winnipeg, d'où il espérait pouvoir continuer son voyage jusqu'à Montréal avant de retourner à sa Mission de l'Ile-à-la-Crosse.

* * *

Le drapeau Carillon-Sacré-Coeur flotte à mi-mât à cause de la mort de Sa Sainteté le Pape Pie X. Cette pénible nouvelle a été annoncée à Mgr notre évêque par un télégramme de Mgr Langevin reçu ce matin.

* * *

Sa Grandeur Mgr Charlebois part ce soir en tournée apostolique dans la partie Nord-Est de son immense vicariat: son absence durera environ un mois.

## ST-CHARLES

Sa Grandeur Mgr Langevin était de passage au presbytère ainsi qu'au couvent vendredi après-midi.

* * *

Le R. P. Thérien est de retour parmi nous. Il est enchanté d'avoir passé de si agréables vacances.

* * *

Le 18, M. Alfred Caron nous revenait joyeux de son voyage dans la province de Québec.

* * *

La Révérende Soeur Marie-Angèle, des SS. NN. de Jésus et Marie (née M.-E. Caron), après avoir passé cinq ans à Key West a reçu sa nomination pour l'Académie Sainte-Marie. Le 21 elle se rendait au toit paternel après une absence de sept ans. Tous les parents s'étaient donné rendez-vous pour fêter celle qui se faisait regretter depuis si longtemps.

* * *

Mme Geo. Caron, partie depuis deux mois pour un voyage dans la province de Québec est de retour parmi nous. Elle est des plus enchantée de son voyage.

* * *

Les MM. Caron commenceront leurs battages cette semaine.

*Crux.*

## INWOOD

M. Napoléon Laporte ainsi que sa soeur Melle Alice Laporte, de Saint-Norbert, étaient en promenade chez leurs nombreux parents d'Inwood.

Madame Ernest La porte doit partir d'ici peu pour un voyage chez ses parents à Wild Rice, E.-U.

* * *

M. A. Glemas, de retour de France, était ici la semaine dernière; on dit que M. Glemas aurait l'intention de venir se réétablir ici.

* * *

M. Beaudoin doit obtenir le premier prix pour voyage d'Inwood

* * *

Samedi dernier le feu s'est déclaré à l'écurie de M. S. Swanson et l'a détruite de fond en comble. La perte est à peu près à moitié couverte par l'assurance.

*Toinon.*



## LETELLIER

Le 29 août dernier il y eut une course de bicyclettes de 12 milles et demie. Voici les noms des vainqueurs:

Le champion Rémy gagna le premier prix, $5. Il était un mille et quart en avant des autres.

2me prix, $4, gagné par Alfred Besson.

3me prix $3 gagné par Louis Hamel.

4me prix, $2, gagné par Caiix Weary.

Pour les derniers, ils ont eu une surprise.

* * *

Mme Nap. Prud'homme, de Winnipeg, est en promenade chez ses parents.

* * *

Aujourd'hui, le 16 août, Melle Florentine Parent et son cousin Aimé Parent, ont battu les vainqueurs de la dernière partie de tennis, MM. Euclide Désautels et Ambroise Parent. Le résultat de la partie a été comme suit: trois parties jouées. La première et la troisième furent gagnées par Melle Parent et son cousin Aimé.

Maintenant les gagnants auront l'honneur de rester champions jusqu'à l'an prochain, car le collège et l'Académie vont ouvrir bientôt.

* * *

Les clubs de Saint-Jean-Baptiste et de Gretna ont joué ici à Letellier. Les bons joueurs de Saint-Jean-Baptiste, malgré tous leurs efforts, se sont faits battre par leurs adversaires les joueurs de Gretna, le résultat étant de 15 à 3.

La partie fut belle mais non contestée. Nous espérons que la prochaine partie sera meilleure.

Voici les noms des gagnants de la course de 100 verges qui a eu lieu dimanche dernier. M. Ambroise Parent a eu le premier prix, $1; Albert Labelle le 2me, 50 cents.

* * *

Avant de partir pour le couvent, Melles Marie Désautels, Marie-Anna Parent et Flora Breton se sont bien amusé chez M. Joseph Parent et M. Narcisse Breton. Elles doivent partir mercredi. Nous leur souhaitons bon succès.

* * *

M. Charles Perron est parti mardi dernier pour aller faire les battages à Saskatoon. Il a laissé son auto à M. Ed. Comeault.

* * *

L'ouverture des classes de Letellier et de Saint-Pie aura lieu mardi le 18 août. Il y aura une grand'messe pour demander la grâce de passer une bonne année.

* * *

M. Willie Calder s'est fait ruer par un poulain en bas de l'oeil; il voulait l'atteler pour le dompter. Il commence à prendre un peu de mieux.

* * *

Samedi soir l'express du Great Northern a brisé un rail à un mille du village au nord. Les hommes de la section l'ont réparé de suite.

* * *

Melles Marie Desautels et Jeanne Labelle, ont été se promener chez leur oncle M. J.-B. Désautels à Sainte-Elizabeth. En revenant de Sainte-Elizabeth, lundi matin, elles ont arrêté chez M. F. Landry et ellles y ont passé la journée et sont revenues lundi soir contentes de leur voyage.

* * *

M. Basil Lavallée, en passant dans le village avec son moulin à battre, a défoncé un ponceau en face de M. A. Saurette. Il fut chanceux de ne point briser sa machine.

## FANNYSTELLE

M. et Mme Henri Painchaud, de Saint-Boniface, étaient les hôtes de M. et Mme Pierre Painchaud cette semaine.

* * *

Melle Eva Guilbault nous a quitté pour aller enseigner à Somerset, Man.

* * *

MM. H. Denmat et Jean Barvot nous ont quittés lundi pour la France, où ils rejoindront leurs régiments.

Nous leur souhaitons un bon voyage; qu'ils nous reviennent bientôt sans blessures.

* * *

Melle Ernestine Guilbault est de retour de Notre-Dame de Lourdes et Somerset où elle était allée visiter des parents et amies.

* * *

Le Rév. Frère Poitras, de la communauté des Frères Maristes, de Dayton, Ohio, est en promenade chez sa mère au presbytère.

* * *

Notre curé nous a quitté lundi pour Vancouver, C. B., où il passera quelque temps dans l'intérêt de sa santé. Un bon nombre de ses paroissiens se sont rendus à la gare pour lui souhaiter un bon voyage.

* * *

Les classes seront ouvertes lundi le 24 août.

*Yvonnic.*

## ST-GEORGES

A la fin de juillet, les paroissiens de Saint-Georges ont eu l'avantage de suivre les exercices salutaires d'une retraite prêchée par le R. P. Laflamme, o.m.i. L'assemblée des paroissiens à tous les exercices a été remarquablement bonne. La retraite s'est terminée par une magnifique cérémonie de réparation au Sacré-Coeur de Jésus, à laquelle prirent part tous les hommes, jeunes gens et enfants de la paroisse.

Nous devons de grands remerciements au Révérend Père Prédicateur, qui ne s'est pas épargné pour faire pénétrer dans les âmes les lumières de la foi et de la religion, ainsi que les meilleurs sentiments de conversion vers Dieu. Puissent les fruits de cette retraite être nombreux et durables, pour le bonheur et le salut de nos chers concitoyens.

* * *

Melle Georgine Rioux et Mme Eusèbe Martel sont de retour de la ville où elles ont passé une quinzaine.

* * *

Nous regrettons d'apprendre la maladie de Melle Cécilia Martel. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

* * *

Ces jours derniers, nous avons eu une chaleur excessive; mais cette chaleur s'est transformée en un froid suivi d'une température d'automne.

# S. G. MATHIEU

### L'eveque de Regina est arrive de Rome hier, sur le "Virginian"

Québec, 18.—S. G. Mgr O.-E. Mathieu, évêque de Régina, est revenu de son voyage "Ad limina" à Rome, sur le "Virginian", de la ligne Allan. Sa Grandeur est l'hôte du séminaire de Québec, où elle passera quelques jours.

Comme on le sait, l'évêque de Régina a assisté au Congrès de Lourdes qui a été, dit-il, une manifestation grandiose de la foi catholique. Il est revenu en compagnie de son secrétaire, M. l'abbé Zéphirin Marois.

Mgr Mathieu se trouvait à Paris lorsque la situation internationale a commencé à s'aggraver. Il a cru prudent de partir pour Londres sans tarder, et le lendemain de son départ, le gouvernement français prenait possession de tous les chemins de fer et de tous les moyens de locomotion.

Durant la semaine qu'il dut passer à Londres avant de pouvoir trouver place sur le "Virginian", il vit arriver successivement une cinquantaine de Canadiens dont plusieurs avaient eu beaucoup de difficulté à sortir de France et de Belgique, et avaient dû recourir aux consuls anglais.

Sir Lomer Gouin a fait la traversée de la Manche dans la cabine d'un officier du navire traversier, tant il y avait d'encombrement à bord. Il doit être actuellement en mer, de même que M. Alphonse Bernier, le maire de Lévis, à bord du Royal George. Peut-être que l'hon. M. Pérodeau, M. Auguste Carrier, ex-député de Lévis, M. le notaire Grégoire, qui vient de passer sa licence à l'Université de Louvain, et M. le Dr Bélanger, de Montmagny, sont sur le même bateau.

Sans les bons offices de M. le docteur Pelletier, commissaire du gouvernement de Québec à Londres, tous ces Canadiens auraient été fort embarrassés, car toutes les banques étaient fermées, et personne ne voulait accepter la monnaie étrangère des voyageurs.

Le "Virginian" était encombré. Mgr Mathieu a pu obtenir une cabine de première, mais plusieurs millionnaires américains ont dû se contenter des lits de l'entrepont. Le voyage a été très heureux, à cause de la température favorable, mais les précautions prises ne laissaient pas de tenir les passagers dans quelque anxiété. Pas de lumière la nuit. Aux passagers qui l'interrogeaient, le capitaine n'a jamais voulu dire un mot de sa route ni de sa position.

A son entrée dans le Saint-Laurent, il a seulement avoué que, le jour précédent, il avait saisi au passage l'appel d'un navire se disant poursuivi par deux croiseurs allemands.

L'entrée dans le Saint-Laurent a été pour tous un véritable soulagement.

Mgr Mathieu paraît en excellente santé et partira dans une semaine pour sa ville épiscopale.





la tulipe serait encore dans toute sa splendeur. La tulipe vue par le président, le procès-verbal dressé par lui, tout est dit, vous gardez un double du procès-verbal, Rosa, et vous lui confiez la tulipe. Ah! si nous avions pu la porter nous-même, Rosa, elle n'eût quitté mes bras que pour passer dans les vôtres; mais c'est un rêve auquel il ne faut pas songer, continua Cornélius en soupirant: d'autres yeux la verront défleurir. Oh! surtout, Rosa, avant que ne la voie le président, ne la laissez voir à personne. La tulipe noire, bon Dieu! si quelqu'un voyait la tulipe noire, on la volerait!...

—Oh!

—Ne m'avez-vous pas dit vous-même ce que vous craignez à l'endroit de votre amoureux Jacob; on vole bien un florin, pourquoi n'en volerait-on pas cent mille?

—Je veillerai, allez, soyez tranquille.

—Si pendant que vous êtes ici elle allait s'ouvrir.

—La capricieuse en est bien capable, dit Rosa.

—Si vous la trouviez ouverte en rentrant?

—Eh bien?

—Ah! Rosa, du moment où elle sera ouverte, rappelez-vous qu'il n'y aura pas un moment à perdre pour prévenir le président.

—Et vous prévenir, vous. Oui, je comprends.

Rosa soupira, mais sans amertume et en femme qui commence à comprendre une faiblesse, sinon à s'y habituer.

—Je retourne auprès de la tulipe, monsieur van Baerle, et aussitôt ouverte, vous êtes prévenu: aussitôt vous prévenu, le messager part.

—Rosa, Rosa, je ne sais plus à quelle merveille du ciel ou de la terre vous comparer.

—Comparez-moi à la tulipe noire, monsieur Cornélius, et je serai bien flattée, je vous jure: disons-nous donc au revoir, monsieur Cornélius.

—Oh! dites: au revoir, mon ami.

—Au revoir, mon ami, dit Rosa, un peu consolée.

—Dites: Mon ami bien-aimé.

—Oh! mon ami...

—Bien-aimé, Rosa, je vous en supplie, bien-aimé, bien-aimé, n'est-ce pas?

—Bien-aimé, oui, bien-aimé, fit Rosa palpitante, enivrée, folle de joie.

—Alors, Rosa, puisque vous avez dit bien-aimé, dites aussi bienheureux, dites heureux comme jamais homme n'a été heureux et béni sous le ciel. Il ne me manque qu'une chose, Rosa.

—Laquelle?

—Votre joue, votre joue fraîche, votre joue rose, votre joue veloutée. Oh! Rosa, de votre volonté, non plus par surprise, non plus par accident, Rosa. Ah!

Le prisonnier acheva sa prière dans un soupir; il venait de rencontrer les lèvres de la jeune fille, non plus par accident, non plus par surprise, comme cent ans plus tard Saint-Preux devait rencontrer les lèvres de Julie.

Rosa s'enfuit.

Cornélius resta l'âme suspendue à ses lèvres, le visage collé au guichet.

Cornélius étouffait de joie et de bonheur. Il ouvrit sa fenêtre, et contempla longtemps, avec un coeur gonflé de joie, l'azur sans nuages du ciel, la lune qui argentait le double fleuve, ruisselant par delà les collines. Il se remplit les poumons d'air généreux et pur, l'esprit de douces idées, l'âme de reconnaissance et d'admiration religieuse.

—Oh! vous êtes toujours là-haut, mon Dieu! s'écria-t-il, à demi prosterné, les yeux ardemment tendus vers les étoiles, pardonnez-moi d'avoir presque douté de vous ces jours derniers, vous vous cachiez derrière vos nuages, et un instant j'ai cessé de vous voir, Dieu bon, Dieu éternel, Dieu miséricordieux. Mais aujourd'hui! mais ce soir, mais cette nuit, oh! je vous vois tout entier dans le miroir de vos cieux et surtout dans le miroir de mon coeur.

Il était guéri, le pauvre malade, il était libre, le pauvre prisonnier!

Pendant une partie de la nuit Cornélius demeura suspendu aux barreaux de sa fenêtre, l'oreille au guet; concentrant ses cinq sens en un seul, ou plutôt en deux seulement, il regardait et écoutait.

Il regardait le ciel, il écoutait la terre.

Puis, l'oeil tourné de temps en temps vers le corridor:

—Là-bas, disait-il, est Rosa, Rosa qui veille comme moi, comme moi attendant de minute en minute. Là-bas, sous les yeux de Rosa, est la fleur mystérieuse, qui vit, qui s'entr'ouvre, qui s'ouvre; peut-être en ce moment Rosa tient-elle la tige de la tulipe entre ses doigts délicats et tiédis. Touche cette tige doucement, Rosa. Peut-être touche-t-elle de ses lèvres son calice entr'ouvert; effleure-le avec précaution, Rosa, Rosa, tes lèvres brûlent: peut-être en ce moment, mes deux amours se caressent-ils sous le regard de Dieu.

En ce moment, une étoile s'enflamma au midi, traversa tout l'espace qui séparait l'horizon de la forteresse et vint s'abattre sur Loevestein.

Cornélius tressaillit.

—Ah! dit-il, voilà Dieu qui envoie une âme à ma fleur.

Et comme s'il eût deviné juste, presque au même moment, le prisonnier entendit dans le corridor sylphide, le froissement d'une robe, des pas légers, comme ceux d'une be qui semblait un battement d'ailes et une voix bien connue qui disait:

—Cornélius, mon ami, mon ami bien-aimé et bienheureux, venez, venez vite.

Cornélius ne fit qu'un bond de la croisée au guichet; cette fois encore ses lèvres rencontrèrent les lèvres murmurantes de Rosa, qui lui dit dans un baiser:

—Elle est ouverte, elle est noire, la voilà.

—Comment, la voilà! s'écria Cornélius, détachant ses lèvres des lèvres de la jeune fille.

—Oui, oui, il faut bien risquer un petit danger pour donner une grande joie, la voilà, tenez.

Et, d'une main, elle leva à la hauteur du guichet, une petite lanterne sourde, qu'elle venait de faire lumineuse; tandis qu'à la même hauteur, elle levait de l'autre la miraculeuse tulipe.

Cornélius jeta un cri et pensa s'évanouir.

—Oh! murmura-t-il, mon Dieu! mon Dieu! vous me récompensez de mon innocence et de ma captivité, puisque vous avez fait pousser ces deux fleurs au guichet de ma prison.

—Embrassez-la, dit Rosa, comme je l'ai embrassée tout à l'heure.

Cornélius, retenant son haleine, toucha du bout des lèvres la pointe de la fleur, et jamais baiser donné aux lèvres d'une femme, fût-ce aux lèvres de Rosa, ne lui entra si profondément dans le coeur.

La tulipe était belle, splendide, magnifique, sa tige avait plus de dix-huit pouces de hauteur, elle s'élançait du sein de quatre feuilles vertes, lisses, droites comme des fers de lance, sa fleur tout entière était noire et brillante comme du jais.

—Rosa, dit Cornélius tout haletant, Rosa, plus un instant à perdre, il faut écrire la lettre.

—Elle est écrite, mon bien-aimé Cornélius, dit Rosa.

—En vérité!

—Pendant que la tulipe s'ouvrait, j'écrivais, moi, car je ne voulais pas qu'un seul instant fût perdu. Voyez la lettre, et dites-moi si vous la trouvez bien.

Cornélius prit la lettre et lut, sur une écriture qui avait encore fait de grands progrès depuis le petit mot qu'il avait reçu de Rosa:

"Monsieur le président,

"La tulipe noire va s'ouvrir dans dix minutes peut-être. Aussitôt ouverte, je vous enverrai un messager pour vous prier de venir vous-même en personne la chercher dans la forteresse de Loevestein. Je suis la fille du geôlier Gryphus, presque aussi prisonnière que les prisonniers de mon père. Je ne pourrai donc vous porter cette merveille. C'est pourquoi j'ose vous supplier de la venir prendre vous-même.

"Mon désir est qu'elle s'appelle Rosa Barlaensis.

"Elle vient de s'ouvrir; elle est parfaitement noire...

"Venez, monsieur le président, venez.

"J'ai l'honneur d'être votre humble servante,

"*Rosa Gryphus.*"

—C'est cela, c'est cela, chère Rosa. Cette lettre est à merveille. Je ne l'eusse point écrite avec cette simplicité. Au congrès vous donnerez tous les renseignements qui vous seront demandés. On saura comment la tulipe a été créée, à combien de soins, de veilles, de craintes, elle a donné lieu: mais, pour le moment, Rosa, pas un instant à perdre... Le messager! Le messager!

—Comment s'appelle le président?

—Donnez, que je mette l'adresse. Oh! il est bien connu. C'est mynheer van Systens, le bourgmestre de Harlem... Donnez, Rosa, donnez.

Et d'une main tremblante, Cornélius écrivit sur la lettre:

"A mynheer Peters van Systens, bourgmestre et président de la Société horticole de Harlem."

—Et maintenant, allez, Rosa, allez, dit Cornélius, et mettons-nous sous la garde de Dieu, qui jusqu'ici nous a si bien gardés.

### XXIII

*L'envieux*

En effet, les pauvres jeunes gens avaient grand besoin d'être gardés par la protection directe du Seigneur.

Jamais ils n'avaient été si près du désespoir que dans ce moment même où ils croyaient être certains de leur bonheur.

Nous ne douterons point de l'intelligence de notre lecteur à ce point de douter qu'il n'ait reconnu dans Jacob notre ancien ami, ou plutôt notre ancien ennemi, Isaac Boxtel.

Le lecteur a donc deviné que Boxtel avait suivi du Buytenhoff à Loevestein l'objet de son amour et l'objet de sa haine:

La tulipe noire et Cornélius van Baerle.

Ce que tout autre qu'un tulipier et qu'un tulipier envieux n'eût jamais pu découvrir, c'est-à-dire l'existence des caïeux et les ambitions du prisonnier, l'envie l'avait fait, sinon découvrir, du moins deviner à Boxtel.

(*A suivre.*)

# LES FRANCAIS SONT VICTORIEUX EN ALSACE

### Après un combat acharné, ils reprennent Mulhouse à la pointe de la baïonnette et occupent Guebwiller

Paris, 20.—La réoccupation de Mulhouse par les troupes française est officiellement annoncée, ici, aujourd'hui.

La reprise de Mulhouse a été précédée d'un combat sérieux au cours duquel les Français ont enlevé à la baïonnette l'un des faubourgs et se sont emparés de 6 canons et de leurs caissons de munitions.

Le communiqué officiel dit que la situation reste la même dans les montagnes des Vosges et que, en Haute-Alsace, les troupes françaises ont occupé Guebwiller, à 20 kilomètres au sud-ouest de Colmar.

En Lorraine, les lignes françaises s'étendent du nord de Sarrebourg jusqu'à Delme, en passant par Morhange.

* * *

Londres, 20.—Une dépêche de Paris au "Times" dit que le premier point où les Allemands passèrent la frontière française est Cirey-sur-Vesouze Depuis lors des engagements continuels ont eu lieu dans cette région jusqu'à il y a deux jours. Les Français s'avancèrent alors en force et infligèrent une défaite décisive à l'ennemi, qui fut rejeté de l'autre côté de la frontière, à l'est de Lunéville.

Le correspondant ajoute que les rapports laconiques du ministère de la guerre ne donnent qu'une faible idée de la lutte désespérée qui eut lieu autour des quelques villages qui bordent la frontière, dans cette région.

Les mêmes positions furent prises et reprises plusieurs fois.

Il rapporte, comme suit, ce que lui ont dit les villageois sur le combat qui s'est produit au village de Badonvillier:

"Le village était occupé par un bataillon de chasseurs qui en avait préparé la défense en creusant de nombreuses tranchées.

"La bataille s'engagea le 10 août. L'artillerie allemande bombarda le village, forçant les chasseurs à l'évacuer. Après avoir défendu le terrain pied à pied contre l'infanterie bavaroise, qui s'avançait sous le couvert de son artillerie, les chasseurs se replièrent sur Calles.

"Pendant la nuit, le bombardement augmenta d'intensité, forçant les habitants à chercher refuge dans les caves, pendant que leurs maisons étaient renversées par les obus ou prenaient feu. Le spectacle était terrible.

"Les femmes, à genoux, priaient tandis que les enfants criaient lamentablement.

"Quand le soleil se leva, le village n'était plus qu'un monceau de ruines. Le bombardement avait duré 15 heures. Les Allemands pénétrèrent alors dans le village et se mirent à tirer sur toutes les fenêtres et par les soupiraux des caves. Pas un coin ne fut épargné.

# UNE COMPARAISON

### Les forces navales de la triple alliance et de la triple entente

La comparaison entre les forces rivales des deux groupements eunavales des deux groupements en alignant simplement, comme on s'en avise parfois, les nombres des bâtiments classés par catégories diverses. L'âge des bâtiments, leur armement, leur puissance offensive ou défensive sont des facturs d'une importance telle que toute énumération qui n'en tient pas compte ne saurait donner une idée de la valeur des forces en présence.

Voici, croyons-nous, une comparaison raisonnée qui permettra à nos lecteurs d'apprécier ces forces.

#### FLOTTES DE PREMIER CHOC

Nous comprenons ici toutes les unités modernes, en service, présentement armées, figurant dans des escadres déjà constituées, pouvant ainsi prendre part immédiatement à une action de guerre. Nous trouvons ainsi:

*Dans la Méditerranée*:

France: 16 cuirassés, 7 croiseurs-cuirassés, 38 contre-torpilleurs et 17 sous-marins.

Angleterre: 7 croiseurs-cuirassés ou croiseurs de bataille.

Italie: 11 cuirassés, 6 croiseurs-cuirassés, 24 contre-torpilleurs, quelques sous-marins. (Il n'y a pas à en tenir compte si l'Italie maintient sa neutralité.)

Autriche: 4 cuirassés, 6 éclaireurs, 15 contre-torpilleurs.

Russie: Nous ne faisons pas figurer dans cette liste les navires de la flotte russe de la mer Noire, puisqu'en vertu des traités cette flotte doit rester confinée dans cette mer. Mais les traités—notamment celui de Paris de 1856—ne seraient-ils pas violés si la guerre générale éclatait. Cela est probable. En ce cas, la Russie donnerait aux flottes de la Méditerrané de la Triple Entente un appoint de 4 cuirassés modernes et de 20 contre-torpilleurs.

Aux 16 cuirassés que nous avons sous les ordres de l'amiral de Lapeyrère, on peut ajouter les 2 nouveaux cuirassés "Paris" et "France" qui sont presque en état d'entrer en ligne.

*Dans les mers du Nord*:

France: 3 croiseurs-cuirassés, 18 contre-torpilleurs, 20 sous-marins

Angleterre: 32 cuirassés, 16 croiseurs de bataille ou croiseurs-cuirassés, 60 contre-torpilleurs, 20 sous-marins.

Allemagne: 21 cuirassés, 4 croiseurs de bataille, 44 contre-torpilleurs, quelques sous-marins.

Russie: 4 cuirassés et 4 croiseurs-cuirassés (flotte de la Baltique).

#### FLOTTES DE SECOND CHOC ET FLOTTES DEFENSIVES

Il faut comprendre sous cette rubrique d'abord tous les bâtiments, cuirassés ou autres, un peu démodés, qui servent à l'occasion d'écoles flottantes ou qui sont en réserve, mais qui pourraient être armés en cas de besoin: ensuite tous les bâtiments, torpilleurs ou sous-marins, qui sont affectés à la défense des côtes.

Il est assez difficile de donner le total de ces unités, car les listes officielles des flottes conservent ces unités jusqu'au jour de leur radiation. On y trouve des navires intéressants à côté d'autres plus que médiocres.

L'Autriche, par exemple, a une escadre de réserve de 3 cuirassés et nous avons, nous, 5 bâtiments cuirassés composant notre division d'instruction (cononnage et torpillerie). Dans quelle mesure ces bâtiments pourront-ils figurer dans des escadres de haute mer pour former des flottes de second choc? C'est ce qu'il est impossible de dire de façon précise.

Il en est de même pour les torpilleurs et sous-marins répandus le long des côtes, dans les centres de défense mobile. On en compte 206 en France, 166 en Angleterre, 87 en Russie, 130 en Allemagne, 50 en Autriche, 80 en Italie. Mais tous sont-ils également aptes à un service actif de guerre?

#### COMPARAISON

Avec les indications que nous venons de donner ci-dessus, il est possible d'établir que sur mer la Triple Entente a l'avantage numérique sur les forces de la Triple Alliance, à la fois, dans la Méditerranée et dans les mers du Nord.

## LA BATAILLE DE SABAC

### Les Autrichiens ont perdu 8,000 hommes

Londres, 19.—Une communication officielle reçue de Paris est venue confirmer la victoire des Serbes à Sabac ou Shabats, qui avait été annoncée hier. 8,000 Autrichiens auraient été mis en déroute.

La ville de Shabats est située à 60 kilomètres à l'ouest de Belgrade.

La défaite des Autrichiens a été complète: ils ont perdu une grande quantité de soldats et de nombreuses munitions.

Suivant les dépêches reçues de Rome, 3,000 soldats auraient trouvé la mort dans cette bataille et 5,000 auraient été blessés.

---

*La terreur de l'asthme* se présente comme un voleur dans la nuit avec son terrifiant râlement, dérobant le souffle de sa victime. Il semble impossible de procurer un soulagement avant que l'homme ait fait usage du célèbre remède du docteur Kellogg. Le soulagement est alors très rapide. Il

# DETAILS SUR LA BATAILLE DE DINANT

### Les Allemands sont décimés par le feu terrible et précis de l'artillerie française

Londres, 19.—Le "Daily Mail" publie les détails suivants sur la bataille de Dinant, qui s'est terminée par la victoire des troupes françaises qui obligèrent les Allemands à évacuer Dinant:

"Les Allemands, dit le "Daily Mail", étaient entrés dans Dinant pendant la nuit, par surprise.

"Au petit jour, le combat s'engagea, terrible. Un régiment français subit de grosses pertes: d'une compagnie, il ne resta que trois hommes. Mais les renforts ne tardèrent pas à arriver: à six heures 15, un régiment entier arrivait à Hastière, ayant parcouru cinq kilomètres en une demi-heure.

"L'artillerie française ouvrit alors le feu sur les Allemands placés sur la rive droite de la Meuse et lança quelques obus sur la ville pour obliger les Allemands à l'évacuer.

"Quelques instants après, les Français occupaient Bouvignes, village situé à deux kilomètres de Dinant. Trois batteries d'artillerie y furent aussitôt installées. Deux autres étaient placées à Houx, au nord-ouest de Dinant, et deux autres à Hastière, au sud-est de la ville.

"Le feu précis de l'artillerie française obligea les Allemands à sortir de Dinant. Ils remontèrent la Meuse pendant près de deux kilomètres et construisirent un pont de bateaux pour passer la rivière.

"Il était midi, le pont était terminé et les Allemands commençaient à passer la Meuse quand les batteries de Hastère ouvrirent un feu nourri qui détruisit le pont et fit des ravages terribles dans les rangs ennemis. Beaucoup de soldats furent noyés; d'autres, qui avaient pu s'échapper, tombèrent entre les mains des Français et furent faits prisonniers.

"Après quelque temps d'accalmie, les Allemands tentèrent à nouveau la traversée de la Meuse, mais les canons français à tir rapide les obligèrent à reculer. Ne se décourageant pas, les Allemands essayèrent un nouveau mouvement par la route pour s'emparer des batteries de Hastière, mais le feu des batteries françaises les prit en flanc, balayant toute la route.

"L'artillerie allemande entra alors en action pour réduire au silence les canons français, mais ils ne purent y réussir. Dès que chaque canon avait lancé deux obus, la batterie était changée de place, rendant le tir de l'artillerie allemande absolument inefficace.

"Au contraire, la précision du tir de l'artillerie française était admirable. Les batteries étaient à peine installées sur leurs nouvelles positions, qu'elles ouvraient de nouveau le feu, atteignant du premier coup le même but visé dans les tirs précédents.

"Le septième corps d'armée allemand fut pour ainsi dire coupé en deux tronçons, l'un se repliant sur Assesse, vers le nord, et l'autre cherchant à se frayer un chemin vers le sud. Les Allemands se repliant sur Assesse furent supporter le feu des grosses pièces de Namur.

Les régiments français ont fait les marches forcées remarquables. Un régiment français a couvert 126 kilomètres en deux jours dont 66 dans la première journée.

"Les exploits accomplis par les patrouilles sont innombrables. Un des plus audacieux est celui de dix cyclistes qui n'hésitèrent pas à ouvrir le feu sur un détachement allemand très important, tuant ou blessant 80 hommes. Les autres, pris de panique, s'enfuirent."

## CONSEIL DE GUERRE

### La première condamnation à mort en France

Paris, 18.—La première condamnation à mort par un conseil de guerre francais a été annoncée aujourd'hui. Elle a été prononcée contre un commerçant français dont le nom n'a pas été divulgué.

Il fut prouvé que celui-ci avait envoyé des renseignements sur l'aviation et sur la défense du pays, ainsi que sur les stations de télégraphie sans fil de la tour Eiffel à un agent du service secret français, qu'il croyait être un espion allemand.

# AUDACIEUX EXPLOITS D'AVIATEURS FRANCAIS

### Sous le feu des mitrailleuses, ils lancent des bombes sur un hangar de dirigeables, à Metz, puis regagnent Verdun.

Paris, 18.—Le ministère de la guerre publie le communiqué suivant sur un audacieux exploit accompli par deux aviateurs militaires, le lieutenant Cesari et le caporal Prudhomme

"Vendredi soir, à cinq heures et demie, le lieutenant et le caporal Prudhomme, pilotant chacun un monoplan, quittèrent Verdun avec l'ordre de reconnaître l'emplacement du hangar de dirigeables de Metz et de détruire, si possible, le "Zeppelin" qui devait s'y trouver abrité.

"Le lieutenant Cesari survola Metz à une hauteur de 3,000 mètres, tandis que le caporal Prud'homme se maintenait à 2,500 mètres.

"Un feu terrible fut dirigé contre les deux aviateurs avec les mitrailleuses destinées à combattre les avions.

"Pendant la fusillade, le moteur du lieutenant Cesari s'arrêta; il commença à exécuter une descente en vol plané, se dirigeant sur la frontière française, mais non sans s'être acquitté de sa mission en laissant tomber une bombe sur le hangar, avec un merveilleux sang-froid. Peu après, son moteur repartait.

"Pendant ce temps, le caporal Prudhomme avait également lancé ses bombes.

"La fumée qui s'éleva, lorsque les projectiles éclatèrent, ne permit pas aux aviateurs de se rendre compte des effets de leur tentative, mais ils estimèrent qu'il y avait lieu de croire au succès et ils repartirent vers la France, poursuivis par une grêle de balles et d'obus.

"Ils rentrèrent sains et saufs à Verdun"

## LE DRAPEAU PRIS A SAINT-BLAISE

### Le soldat français qui s'en est emparé recevra 10,000 francs

Paris, 18.—Le soldat français qui captura un drapeau allemand à Saint-Blaise aura l'agréable surprise de recevoir 10,000 francs, peut-être même 20,000 francs, en récompense de son fait d'armes.

La somme de 10,000 francs a déjà été déposée entre les mains du caissier du "Matin" par M. Paul-Maurice Charnier, marmarchand de drapeaux à Paris, pour être remise au soldat qui s'emparerait du premier drapeau ennemi.

En outre, Mme de Plunket, veuve d'un ancien directeur du théâtre du Palais-Royal, a écrit aux journaux pour rappeler que son mari a légué à la ville de Paris une somme de 5,000 francs destinée au soldat français qui au cours de la guerre franco-allemande, prendrait le premier drapeau enemi.

Le legs fut refusé en 1893 par la ville de Paris.

Mme de Plunket espère qu'il sera accepté maintenant, les motifs de refus n'existant plus. Elle place donc les 5,000 francs à la disposition des autorités pour être remis "au héros de Saint-Blaise".

## DANS L'ARMEE ALLEMANDE

### On avait fait croire, aux soldats allemands, que M. Foincaré était assassiné

Belfort, 18.—Des déserteurs allemands ont confirmé la nouvelle de la blessure du généra von Deimling.

Le général a été blessé à la figure; il a la langue traversée par une balle; on l'a transporté dans un hôpital.

Ils ont ajouté que les soldats allemands sont indécis, car pour les encourager à se battre, les officiers leur avaient fait croire que M. Poincaré avait été assassiné et que la commune était proclamée à Paris.

"D'autres disent que cette guerre est considérée en Allemagne comme absurde et que, dans de nombreuses villes, des protestations se sont fait entendre.

"Tous les prisonniers allemands se plaignent de la nourriture qui leur a été fournie par leurs services de subsistance."

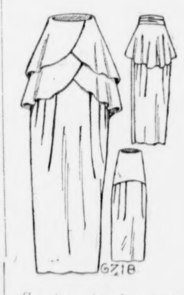
## Département des patrons




Voici un nouveau modèle de blouse en vogue. Le collet tient à la blouse et peut se tenir droit ou être couché. Les manches et le corps ne font qu'un avec des sous bras très amples. La jupe en trois morceaux comprend une tunique et la ceinture haute ou régulière. On peut pour cette blouse employer des tissus différents ou unis.

Le patron No. 6,719 est pour jeunes filles de 14, 16, 18 et 20 ans. La grandeur moyenne demande $4\frac{1}{4}$ verges d'un tissu de 36 pouces de large, $1\frac{3}{4}$ verge d'une dentelle de 5 pouces pour le collet et la blouse et $1\frac{1}{2}$ verge de ruban pour la ceinture.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Ce patron est en deux morceaux et tient à un empiècement en deux morceaux. Il comprend un double peplum en forme circulaire, qui peuvent être omis sur l'un et l'autre côté. On peut employer de la soie, de la serge, du chiffon taffetas. Excellent patron où l'on peut encore combiner différents tissus.

Le patron de jupe No. 6,718 est pour mesures de taille de 22 à 32 pouces. La grandeur moyenne demande $3\frac{5}{8}$ verges d'un tissu de 44 pouces pour la jupe et $\frac{3}{4}$ de verge d'un tissu de 38 pour l'empiècement.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus ............ sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ..............................

Rue No. ..........................

Ville ............................

Province .........................

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.



La charté ornes les pensées profondes.

* * *

L'obscurité est le royaume de l'erreur.

* * *

Il n'y aurait point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes rendues clairement.

# POUR LES FAMILLES DES RESERVISTES FRANCAIS ET BELGES

Les dames qui s'occupent, à Winnipeg, de prélever des fonds pour la Société "Aide aux Drapeaux" s'installeront demain dans le *Industrial Bureau*, rue Water. Elles s'y tiendront en permanence depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir. De là, sous la présidence de Mme F.-E. Gautier, elles feront rayonner leur travail sur toute la ville.

A Saint-Boniface, c'est Mme J. E. Cyr qui, en qualité de présidente, dirige les dames.

Grâce à l'initiative habile et énergique de M. Gautier, l'Association a fait un travail considérable depuis quelques jours. La rentrée des fonds s'opère régulièrement. A part les dames, un certain nombre de citoyens ont voulu aussi se charger de listes. On ira par les demeures et dans les rues collecter des contributions, solliciter ce que nous pourrions appeler *l'obole du soldat*. Cette vaste souscription est en effet entreprise pour faire honneur à la parole donnée aux réservistes que leurs familles ne manqueraient de rien pendant la guerre. C'est la seule manière pour nous de participer au conflit où on a mis dans la balance et nos institutions politiques et les sentiments les plus chers de notre coeur.

Il a été décidé qu'on sollicitera des contributions dans toutes les localités qui ont envoyé des soldats français ou belges à la guerre. On demandera aussi des subsides aux conseils municipaux de ces localités. On compte sur une réponse généreuse.

L'Association des Instituteurs Bilingues prélèvera dans les écoles *le Sou des Enfants*. Excellent moyen de faire comprendre aux enfants de nos écoles la gravité de la situation et d'éveiller en leurs jeunes intelligences un peu de ce patriotisme qui leur sera si nécessaire plus tard.

On nous informe aussi que des séances de littérature et de musique seront organisées, à Saint-Boniface et dans la paroisse du Sacré-Coeur, pour les mois de novembre et de décembre.

Nous aurons d'autres détails à communiquer au public dans quelques jours. En attendant, nous nous permettons ce conseil à tous nos abonnés: quand on vous tendra la main, donnez aussi généreusement que vos moyens vous le permettent.

Voici la première des listes de souscriptions qui sont maintenant ouvertes:—

| | |
|---|---|
| Hon. Joseph Bernier | $100.00 |
| M. le Consul André Monthel | 100.00 |
| M. A.-J.-H. Dubuc, Consul de Belgique | 100.00 |
| M. Fred. Gauthier | 100.00 |
| MM. H. Chevrier et Fils | 100.00 |
| M. H. Béliveau | 100.00 |
| M. J.-G. Legrand | 100.00 |
| M. J.-H. Bourgouin | 100.00 |
| M. Edouard Guilbault | 50.00 |
| M. Prosper Geyaert | 50.00 |
| M. J.-A. Cusson | 50.00 |
| M. Noël Bernier | 50.00 |
| M. J. Grymonpré | 25.00 |
| M. J.-A. Beaupré | 25.00 |
| M. Victor Leeland | 20.00 |
| M. J.-A. Charette (et $5 par mois durant la guerre) | 10.00 |
| M. J.-B. Côté | 25.00 |
| M. A. Sébilleau | 100.00 |
| MM. Lavoie et Cie | 50.00 |
| M. D.-M. Gervais | 5.00 |
| M. A. Seive | 10.00 |
| M. L. Baboche | 10.00 |
| M. R. Goulet | 20.00 |
| M. O. Rolla | 10.00 |
| M. [illegible] | 5.00 |
| M. A. Jouvin | 10.00 |
| M. le De Larhailier | 25.00 |

Les autres listes seront aussi publiées à mesure que le secrétaire de l'Association nous les transmettra.

## UN BEAU FAIT D'ARME BELGE

### Les coups de feu du caporal Lupin

Cardiff, 18.—Une lettre reçue ici, d'un soldat de l'armée belge qui prit part à un combat de Liège, fait savoir comment un jeune caporal du nom de Lupin tua les officiers et plusieurs soldats d'une batterie allemande, et fut tué ensuite.

La lettre dit que les Allemands, ayant manqué leur attaque de front, ramenaient leur artillerie, quand Lupin s'écria: "J'en fais mon affaire" et s'abritant derrière un mur à la gauche des Allemands, exécuta un tir d'enfilade sur la batterie allemande. Il tua successivement l'officier, les sous-officiers et ensuite deux des soldats. Une confusion s'ensuivit parmi les survivants qui dirigèrent un dernier coup de canon sur le mur, qui en s'écroulant écrasa Lupin.

## LES RUSSES EN FRUSSE

### Ils détruisent la voie ferrée jusqu'à Tilsitt

Saint-Pétersbourg, 18.—L'état-major général russe annonce aujourd'hui que les troupes russes ont détruit la ligne de chemin de fer d'intérêt local et les lignes télégraphiques dans la province de la Prusse orientale à onze points différents entre Schmallenningken, sur la frontière russe, et Tilsitt. De leur côté les troupes allemandes ont coupé quelques chemins sur la frontière.

Mercredi dernier, le 12e régiment de uhlans et le 9e régiment d'infanterie allemande, accompagnés par de l'artillerie ont été découverts par les troupes russes sur la frontière allemande, dans le voisinage de Kalisz, Pologne russe.

Les Allemands évitèrent le combat et se retirèrent vers le nord-ouest.

## LES VAMPIRES SUR LE CHAMP DE BATAILLE

### Quatre-vingt-trois prisonniers allemands arrivent enchainés à Clermont-Ferrand. Ils dépouillaient les cadavres.

Paris, 21.—Quatre-vingt-trois prisonniers allemands, accusés d'avoir dépouillé les morts sur le champ de bataille, sont arrivés aujourd'hui à Clermont-Ferrand, chef-lieu du département du Puy-de-Dôme.

La police a eu de grandes difficultés à empêcher la population de leur faire un mauvais parti.

Au moment de leur arrestation dans le voisinage de Mulhouse, on trouva sur eux des bijoux, des alliances et d'importantes sommes d'argent, dépouilles des officiers et des soldats morts au champ d'honneur.

Les prisonniers comparaîtront devant le conseil de guerre du 13e corps d'armée.

Ils ont été amenés à Clermont-Ferrand, enchaînés quatre par quatre, dans des camions portant l'aigle impérial allemand, dont nos troupes s'étaient emparées à Mulhouse.

L'accusation dit que, pour faciliter leur odieuse besogne, ils portaient au bras l'insigne de la Croix Rouge.

## LES PERTES ALLEMANDES

### Quatre drapeaux et quatre vingt-un canons.

Londres, 21.—Le correspondant de l'Exchange Telegraph Company à Paris envoie la liste suivante des pertes subies par les Allemands telle qu'elle a été imprimée par le "Matin":

"Vingt-quatre canons pris par les Belges devant Liège du 3 au 5 août.

"Trois canons pris par les Français à Mangiennes le 11 août.

"Six canons pris par les Français à Etain, près de Spincourt, le 12 août.

"Douze canons pris par les Français à Seirmeck, Alsace, le 16 août.

"Vingt-quatre canons pris par les Russes à Stalupoenen, Allemagne, le 17 août.

"Douze canons pris par les Russes à Gumbinnen, Allemagne, le 17 août.

"A ce total de 81 pièces d'artillerie de campagne, il convient d'ajouter un certain nombre de gros canons et de mitrailleuses, ainsi que plusieurs aéroplanes et 19 camions automobiles.

"De plus les Belges ont capturé deux drapeaux allemands à Liège et un étendard à Diest, et les Français se sont emparés d'un drapeau, à Saint-Blaise, le 15 août."

## LE CHAMP DE BATAILLE DE HAELEN

### Le tombeau de 1,200 Allemands

Londres, 20.—Le correspondant du "Daily News" à Bruxelles, décrit ainsi une visite qu'il a faite au champ de bataille de Haelen:

"Ce que je me rappelle le mieux c'est un monticule de terre brune, fraîchement remuée, d'une centaine de mètres de long; c'est le tombeau de 1,200 Allemands tombés pendant le combat de mercredi.

"Sur le champ de bataille, il y a çà et là, d'autres monticules de terre brune; les uns recouvrent des Allemands, d'autres des Belges, d'autres des chevaux.

"Quand je suis arrivé sur les lieux, des paysans, armés de longues pelles, travaillaient encore à l'enfouissement des morts.

"Le champ de bataille s'étend sur environ 5 kilomètres de long, avec le village de Haelen à une extrémité. Le village a été sévèrement traité, ses maisons sont percées de trous de balles. Il ne reste pas une vitre intacte. Le clocher de l'église s'est abattu et la grande horloge de la ville a été arrachée de son emplacement.

"Comme je traversais le champ de bataille, un biplan allemand vola au-dessus comme un grand corbeau.

"Plus tard dans la journée j'ai visité la prison de Bruges, où 100 Allemands sont internés. Je n'ai jamais de ma vie vu des hommes dormir comme ceux-là dormaient. Ils sont là étendus comme des morceaux de bois, inconscients, après sept jours et sept nuits de service presque ininterrompu sur le champ de bataille. Ces prisonniers ne sont pas des lâches. Ils ne se sont rendus que lorsqu'ils ne pouvaient rien faire d'autre. Ils ont été les victimes du système allemand, qui ne laisse aux hommes aucune initiative."

## L'INVASION RUSSE EN ALLEMAGNE

### Vingt corps d'armée y prendront part

Londres, 21.—Le correspondant de la Central News Company à Rome, dit qu'une dépêche officielle de Saint-Pétersbourg annonce que l'armée russe, qui va envahir la Prusse sous le commandement du grand-duc Nicolas, se compose de vingt corps d'armée.

## L'ARMEE AUTRICHIENNE

### Les dernières classes sont appelées

Londres, 21.—Une dépêche à l'Exchange Telegraph Co. envoyée de Vienne à la date d'hier, annonce que le gouvernement autrichien a appelé sous les drapeaux tous les hommes valides de vingt à quarante-deux ans.

## ARTILLERIES FRANCAISE ET ALLEMANDE

### La supériorité du matériel français est pleinement démontrée.

Belfort, 18.—Un important convoi de blessés est arrivé aujourd'hui. La plupart de ces blessés sont Allemands; ils ont été recueillis après les derniers combats qui se sont livrés dans la Haute Alsace.

L'infériorité de l'artillerie allemande a été, dans ces combats, largement démontrée; non seulement le pointage était défectueux, mais encore, bon nombre d'obus n'éclatèrent pas.

L'artillerie française a fait, au contraire, des ravages terribles dans les rangs allemands.

Il se confirme, d'après les dires de nombreux prisonniers, que les Allemands ne peuvent résister aux charges à la baïonnette; les attaques irrésistibles de l'infanterie ont semé l'épouvante dans leurs rangs à Altkirch et à Mulhouse.

## SUR LA FRONTIERE DE GALICIE

### Les Russes infligent des pertes aux Autrichiens

Saint-Pétersbourg, 20.—Le ministère de la guerre en Russie a dans une communication officielle, fait savoir quels avaient été les derniers mouvements exécutés sur la frontière entre la Galicie autrichienne et la Pologne russe.

Des détachements de l'armée russe en se tenant sur la défensive, se sont livrés à des reconnaissances sur la frontière de Galicie, depuis le 13 jusqu'au 17 août, ce qui a occasionné plusieurs attaques de la part de la cavalerie soutenue par l'infanterie et l'artillerie.

Dans les provinces de Piorkoff et de Kielce, la cavalerie autrichienne a occupé un front de plus de cinquante milles, s'étendant de Tchenstochova, passant par Andreieff et aboutissant à Sandomir. La cavalerie était soutenue par l'infanterie et par l'artillerie.

Le 14 août, l'avant-garde de l'armée autrichienne s'est avancée un peu sur le territoire russe, mais on a fait savoir que ce mouvement offensif avait été arrêté par les troupes russes.

Le 15 août, les Autrichiens qui avaient essayé de s'avancer d'Andreieff à Kielce, ont été repoussés par les attaques brillantes des troupes russes, qui ont réussi à leur faire évacuer Kielce, et à occuper une ville dans le district de Tomaschoff.

La cavalerie russe a anéanti l'avant-garde de l'armée autrichienne, et a établi ses positions sur les frontières de la Galicie autrichienne, s'avançant jusqu'à 12 kilomètres dans l'intérieur du pays.

Près de Tomaschoff, la cavalerie russe, a dans une brillante charge au sabre, infligé de sérieuses pertes au 11me régiment de dragons autrichien.

Partout la cavalerie russe se trouve en contact avec l'ennemi."

## OFFICIERS ALLEMANDS ARRETES EN SUISSE

### Déguisés en femmes, ils voulaient franchir le Col-des-Roches en automobile

Montbéliard, 19.—Les douaniers suisses ont arrêté plusieurs officiers allemands qui, déguisés en femmes, cherchaient à pénétrer en automobile, en territoire français par le Col-des-Roches, près de La Chaux-de-Fonds.

Les automobiles dans lesquelles se trouvaient les officiers allemands étaient partis de Berne.

On a trouvé plusieurs bombes dissimulées dans la carosserie.

# ST-BONIFACE

Un nouveau bijoutier a installé une boutique de réparation à Saint-Boniface, sur la rue Provencher. Nous souhaitons à M. M.-A. Landry toute chance de succès. M. Landry a fait son apprentissage 21 ans passés chez Barré Bros., anciens bijoutiers de Winnipeg. Depuis cette époque M. Landry a toujours exercé, à la grande satisfaction de tous ses clients, le métier d'horloger et de bijoutier. Espérons que nos Canadiens tiendront un commerce aussi efficace que les Anglais dans notre ville française de Saint-Boniface.

* * *

M. J.-H. Bonin, de la Cie Bonin, Dafault et Dubois, vient de faire l'achat de la Librairie Française Peyrot. M. Bonin veut changer de coutume avec l'ancien libraire. L'on ne verra plus désormais de titres immoraux affichés dans les grandes vitrines à Saint-Boniface. Enfin la population intellectuelle de Saint-Boniface pourra déguster à l'avenir de beaux romans, faire une visite à la Librairie Bonin et ne pas avoir honte.

* * *

Le R. P. Morice, o.m.i., est parti, hier, pour un voyage d'affaires qui doit le mener à Regina, Swift Current, Ponteix et Gravelbourg. Il sera de retour vers le milieu de la semaine prochaine.

* * *

MARIAGES

18 août. Alexandre Labossière, de Somerset, à Marie-Juliette Savoie.

19 août. Robert O'Leary, de Stony Mountain, à Thérèse Legris.

23 août. François Héroux, de Erksdale, Man., à Jeanne Jourdan.

* * *

SEPULTURES

18 août. Albert Garry, décédé le 16, à l'âge de 34 ans.

18 août. Jeanne, fille de Eugène Sourisseau, décédée à l'âge de 2 mois.

20 août. Roméo, fils de Wilfrid Proulx, décédé à l'âge de 8 mois.

* * *

BAPTEMES

18 août. Marie-Yvonne, fille de Noé Rodrigue et Albani Barsalou. Parrain, Misaël Rodrigue; marraine, Emma Paquin.

23 août. Joseph-Léon, fils de Jules Logier et de Sylvia De Jonghe. Parrain, René Rogier; marraine, Marie Heveraerdt.

23 août. Albert-Julien, fils de Achilles Deryeskere et de Cordula Windels. Parrain, Julien Nollet; marraine, Emma Van Erstvelde.

23 août. Joseph-Alfred, fils de Arthur Plante et de Adeline Grégoire. Parrain, Alfred-Joseph Doucet; marraine, Amanda Plante.

23 août. Raymond-François, fils de Frank-J. Nulosteau et de Flora Deschênes. Parrain, Joseph-Charles Deschênes; marraine, Eugénie Proulx.

23 août. Marie-Florence, fille de Joseph Hearn et de Adélia Hébert. Parrain, Félix Hébert; marraine, Alda Hébert.

## ACTES DE CRUAUTE DES SOLDATS ALLEMANDS

### Ils tuent une trentaine de non-combattants dans un village belge et jettent les cadavres par les fenêtres

Bruxelles, 18.—Le petit village de Linsmeau, près de Tirlemont, a été le théâtre d'un acte incroyable de sauvagerie de la part des Allemands.

Un détachement belge ayant surpris une patrouille de hussards allemands, l'attaqua et réussit à le mettre en déroute, après avoir tué l'officier qui la commandait et fait un prisonnier.

N'étant pas en nombre pour poursuivre leurs adversaires, ils se replièrent sur Tirlemont, emmenant leur prisonnier.

Quelques temps après, les fuyards allemands revinrent à Linsmeau avec 200 uhlans et 3 mitrailleuses. Ils firent venir le maire du pays et lui dirent qu'ils accusaient les habitants de Linsmeau d'avoir tué l'officier allemand et qu'ils allaient le venger.

Malgré les protestations du maire, les uhlans pénétrèrent dans les maisons du village et tuèrent une trentaine d'habitants dont ils jetèrent les cadavres par les fenêtres.

Ils pillèrent encore et incendièrent une dizaine de fermes des environs après avoir tué les habitants.

Ils réunirent ensuite ce qui restait de la population masculine du village et les obligèrent sous la menace des mitrailleuses à prêter serment sur le corps de l'officier tué.

* * *

Londres, 18.—Le correspondant de l'Exchange Telegraph Company à Rome dit qu'un message de Berlin assure que l'Allemagne a envoyé à la France et à la Belgique, par l'intermédiaire des puissances neutres, une note déclarant que l'armée allemande a reçu des renseignements qui ne laissent aucun doute sur le fait que la France et la Belgique ont organisé contre l'Allemagne une guerre de partisans dans laquelle des citoyens privés, ne portant aucun uniforme, tirent sur les troupes allemandes.

L'Allemagne fait savoir qu'à partir d'aujourd'hui, tout citoyen belge ou français qui, quoique ne portant pas d'uniforme, sera surpris à tirer sur les troupes allemandes, ou à essayer de nuire aux communications établies entre l'armée d'invasion et son arrière-garde, ou à l'avance de cette armée, sera immédiatement fusillé.

La note ajoute que si, par la suite, la guerre prend un caractère brutal et cruel, la faute en sera à la France et à la Belgique, mais pas à l'Allemagne.

## LES TROUPES FRANCAISES OCCUPENT SARREBOURG

### L'armée du kaiser se replie sur Saverne

Paris, 20.—Le général Joffre annonce que les troupes françaises ont occupé Sarrebourg.

Les Allemands, après avoir évacué cette ville, se sont repliés sur Saverne.

Un bulletin du ministère de la guerre annonce que la campagne d'Alsace-Lorraine se poursuit avec succès. Il dit:

"Les troupes allemandes se replient sur Saverne, avec l'évidente intention de défendre vers ce point la route de Strasbourg.

"Nos soldats font preuve d'une remarquable bravoure et continuent à pousser vivement l'ennemi.

"Leur moral est excellent et l'ardeur de leur patriotisme est une des raisons de nos succès.

"Nos soldats sont accueillis à bras ouverts et acclamés par les populations."

## LE PREMIER DRAPEAU FRIS A L'ENNEMI

### Il est exposé à Paris au ministère de la guerre

Paris, 19.—Le premier aigle prussien capturé par les Français depuis l'ouverture des hostilités a flotté aujourd'hui au-dessus de l'entrée du ministère de la guerre, à Paris. C'est le drapeau rouge et noir, orné au centre d'un aigle prussien, qui couvrait de ses plis, pendant la bataille de Saint-Blaise, le 1er régiment de la basse Alsace, numéro 132 de l'armée allemande, qui est en garnison à Strasbourg.